

GOUVERNEMENT DE LA GUADELOUPE ET DÉPENDANCES

QUELQUES
CONTES CRÉOLES

recueillis par

MADAME SCHONT

PROFESSEUR AGRÉGÉ AU LYCÉE CARNOT

avec

UNE NOTE AU LECTEUR

de

M. CHARLES MOYNAC

ANCIEN PROVISEUR DU LYCÉE DE POINTE-A-PITRE

ARCHIVES
DE
GU

PUBL

DU TRICEN

REVUE GUADELOUPEENNE

VEILLÉES GUADELOUPÉENNES

R127

ARCHIVES
DE LA
GUADELOUPE

GOUVERNEMENT DE LA GUADELOUPE ET DÉPENDANCES

QUELQUES
CONTES CRÉOLES

recueillis par

MADAME SCHONT

PROFESSEUR AGRÉGÉ AU LYCÉE CARNOT

avec

UNE NOTE AU LECTEUR

de

M. CHARLES MOYNAC

ANCIEN PROVISEUR DU LYCÉE DE POINTE-A-PITRE

ARCHIVES
DE LA
GUADELOUPE
PUBLIÉ A L'OCCASION

DU TRICENTENAIRE DES ANTILLES

1935

NUMÉRO D'ENTRÉE : 11.452

OUVRAGE

publié

SOUS LE HAUT PATRONAGE

DE

M. le Sénateur Henry BÉRENGER

Ambassadeur de France

M. le Député Gratién CANDACE

Ancien Sous-Secrétaire d'Etat aux Colonies

M. le Député Eugène GRÆVE

SOUS LA DIRECTION

DE

M. L. J. BOUGE

Gouverneur de la Guadeloupe et Dépendances

NOTE AU LECTEUR

L'enfance créole a été bercée par les contes dont ce recueil a réuni les plus caractéristiques. Il ne faudrait pas, toutefois, que ce terme de caractéristique créât une confusion ; on serait, en effet, déçu si on s'attendait à trouver, dans ces récits, des créations originales du génie créole. Ils ont été, en effet, empruntés à des sources étrangères : soit au fond inépuisable des légendes orientales, soit aux œuvres médiévales dont le roman de Renart est le prototype. Passés de la source écrite à la tradition orale, ils ont subi les déformations inévitables aux récits qui ne revêtent plus la forme concrète de l'écriture. Suivant les goûts de l'auditoire, la sélection a retenu ceux qui s'adaptaient le mieux au tempérament créole. Si donc ils n'ont pas été imaginés primitivement par les conteurs autochtones, ils n'en sont pas moins représentatifs de l'esprit local et de ses aspirations.

Après avoir ainsi rendu à César ce qui est à César, il est possible de classer les contes de ce recueil en trois genres distincts qui répondent aux tendances communes à tous les peuples jeunes qui ont connu l'oppression et qui, désespérant d'y échapper par leurs propres forces, ont placé les seuls espoirs de leur délivrance dans les moyens surnaturels, ou dans l'emploi de la ruse qui vient à bout de la force. Il y a ainsi les récits fantastiques, les fables où les animaux représentent les hommes, et les petits romans d'origine plus récente.

La croyance au merveilleux, aux aventures extraordinaires, qui n'ont aucun souci de la vraisemblance, est la marque des contes d'origine orientale dont la plupart remontent à la fable indienne. Le fond en est invariablement le même ; seules, les circonstances varient. Le héros de l'histoire rencontre des personnages inconnus auxquels, par bonté naturelle, il rend, malgré sa faiblesse ou sa pauvreté, des services désintéressés, se dépouillant parfois, en leur faveur, de tout ce qu'il possède. Mais ces êtres, rencontrés par hasard, sont des génies ou des fées doués de pouvoirs surnaturels, qui, pour récompenser leur bienfaiteur, lui confèrent des dons grâce auxquels il triomphera de tous les obstacles. A un point de vue très général, c'est la vieille morale de nos mélodrames qui veut que, fatalement, au cinquième acte, le vice soit puni et la vertu récompensée. C'est la croyance à la juste répartition des biens et des maux, aux réparations de l'au-delà : seule consolation de ceux qui, au cours de leur terrestre existence, ont été les victimes des injustices sociales.

Le même besoin de justice immanente inspire les fables d'origine médiévale où, par la ruse, le plus faible l'emporte sur le plus fort. C'est le subtil Ulysse dans l'ancre du cyclope Polyphème ; la victoire de l'esprit sur la matière ; de l'intelligence sur la force physique. Cette victoire est, le plus souvent, acquise par des moyens dont l'élément moral est absent ; mais les enfants n'y regardent pas de si près. L'astuce de Lapin, qui dupe à sa guise Zamba fort et glouton, les transporte et les comble de joie. Quand, à la fin de la fable, Zamba s'enfuit furieux et battu, leurs rires éclatent. Polichinelle a rossé le Commissaire et ses agents : tout est pour le mieux.

Enfin quelques contes : Cendrillon ou Barbe Bleue sont

d'origine plus récente et dénotent une psychologie plus compliquée : indice d'une civilisation où l'homme est déjà plus éloigné de la nature, où les instincts primitifs sont refrénés par l'éducation, où les passions humaines deviennent les ressorts de l'action ; une autre humanité y apparaît.

Madame Schont a recueilli ces divers récits de la bouche même des conteurs. Avec une conscience et une patience admirables, elle leur a conservé, par le souci de l'exactitude, par la minutie du détail, toute la saveur du terroir que la traduction française aurait pu leur enlever. Tels qu'ils sont, ils forment de charmantes pièces d'anthologie : résultat d'un travail où l'art se dissimule à force de simplicité, et qui, en tout état de cause, méritait d'être fait.

Il s'en dégage une haute leçon morale ; dans cette suite de récits, il n'y a rien qui se rapporte aux traditions ancestrales, rien qui révèle l'origine africaine. Tout a été importé, tout est venu du dehors, si bien que l'on se trouve en présence de groupements humains amenés à la Guadeloupe par la force et par la violence. Ces êtres malheureux n'ont pas été seulement arrachés au sol natal, dépouillés de leurs biens, mais aussi de leurs idées, de leurs traditions, de leur passé. Il ne peut pas y avoir de spoliation plus complète, et cette absence de tradition explique, mieux que tout autre cause, comment les populations Antillaises ont pu s'assimiler, sans réserve et d'une manière totale, notre langue, nos mœurs, notre civilisation.

Ch. MOYNAC.

NOTE DE LA DIRECTION. — Tout en respectant le point de vue développé par l'Auteur de cette préface, il est permis d'avancer qu'une étude comparative des contes guadeloupéens et du folklore africain dégagerait des survivances africaines dans les récits populaires antillais.

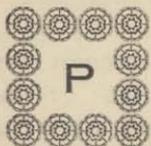
L. J. B.

I ■■■ CONTES

La Geste de Petit Jean



Petit Jean et le Géant

 PETIT Jean était le fils d'une pauvre femme. On l'appelait Petit Jean parce qu'il était faible et chétif ; mais il était rusé, savant et très courageux. Il avait un grand frère, Grand Jean, qui était fort, mais aussi bête que fort.

Un jour, un géant, on ne sait pourquoi, avait enlevé le père des deux pauvres enfants. C'était un bon bûcheron, et le Géant le garda chez lui pour qu'il abattit ses arbres.

L'aîné des fils, Grand Jean, dit à sa mère : « Maman, je vais aller combattre le Géant, et je ramènerai notre père. »

La mère savait qu'il était fort, et pensait que peut-être, par sa force, il pourrait vaincre le Géant ; elle le laissa donc partir.

Depuis ce jour-là, on ne revit plus Grand Jean.



Petit Jean, resté près de sa mère, lui dit : « C'est moi qui vais délivrer papa. » Mais sa mère ne voulut pas le laisser partir, parce qu'il était si petit et si faible. Mais

Jean ne se laissa pas décourager, et partit à la recherche de son père.

La route le conduisit à travers un grand bois. Là, il vit tout à coup devant lui un lion. Il eut très peur et monta dans un arbre. Du haut de l'arbre, il regarda l'animal et le vit se lécher une patte de derrière d'où coulait du sang. Alors il descendit de l'arbre, et le lion lui laissa toucher sa patte, et Jean en retira une épine qui avait blessé la bête. Et le lion lui donna un de ses poils fauves, et lui dit : « Si tu as jamais besoin d'être bien fort, tu n'as qu'à dire : Par ce poil, que je devienne lion ! »

Petit Jean prit le poil de lion, remercia l'animal, et continua sa route. Il rencontra un chasseur qui s'apprêtait à tuer un aigle. Il toucha le bras du chasseur, et ce mouvement lui fit rater son coup. Et l'aigle qu'il avait sauvé suivit Petit Jean à travers la forêt.

Quand ils furent loin du chasseur, l'aigle descendit vers l'enfant, lui donna une de ses plumes, et lui dit : « Si jamais tu as besoin d'aller très vite, tu n'as qu'à dire : Par cette plume, que je devienne aigle ! »

Petit Jean remercia l'oiseau, et continua son chemin, et voilà qu'une fourmi passait sur le sentier, et Petit Jean allait l'écraser quand il l'aperçut. Il retint son pied et la laissa passer, puis, il repartit. Mais la fourmi l'appela d'une toute petite voix, lui donna une de ses pattes, et lui dit : « Si jamais tu as besoin d'être petit, tout petit, si petit qu'on ne te voie pas, tu n'auras qu'à dire : Par cette patte, que je devienne fourmi ! »

Petit Jean remercia la fourmi, et continua son chemin.



Après avoir marché plusieurs jours, il vit le château du Géant. Lorsqu'il y entra, le Géant, qui était un mangeur d'hommes, n'était pas là. Il n'y avait que sa femme. Crai-

gnant que le Géant, en rentrant, n'eût envie de dévorer Petit Jean, elle lui défendit d'entrer dans la maison.

Petit Jean comprit et la remercia. Il sortit donc, puis il prit dans sa main, la petite patte de fourmi et dit : « Par cette patte, que je devienne fourmi ! » Immédiatement, il fut changé en fourmi.

Il put entrer dans le château sans que personne ne le vit. Il y prit un peu de vivres pour sa mère, puis, prenant la plume d'aigle dans sa main, il dit : « Par cette plume, que je devienne aigle ! » Il fut transformé en aigle, et, ainsi muni d'ailes rapides, alla porter du secours à sa pauvre mère.

Mais il en revint aussitôt, et, de nouveau changé en fourmi, retourna dans le château du Géant. Puis il reprit sa forme humaine et attendit.



Lorsque le Géant rentra, il s'assit à sa table et ne pensa qu'à manger. Alors, Petit Jean sortit de sa cachette, se planta devant lui et dit : « Je suis venu pour délivrer mon père que vous avez enlevé, et mon frère que vous n'avez pas laissé repartir chez notre mère. »

Le Géant, étonné de ce discours, le regarda, et, voyant Petit Jean si petit, il trouva bien fort qu'il osât lui parler sur ce ton-là. Il étendit la main pour le saisir et le manger, mais Petit Jean se transforma en lion. Alors, le Géant eut tellement peur qu'il tomba évanoui.

Dans une chaîne autour de son cou, il portait une petite pierre qui lui donnait toute sa force. Petit Jean savait cela. Il lui prit sa pierre magique, et le Géant devint faible, aussi faible qu'un homme ordinaire.

Puis, Petit Jean délivra son père et son frère qui vivaient encore, sans tuer le Géant.



Et le père reprit son travail, et tout le monde continua à vivre sa vie tranquille comme auparavant.





Petit Jean et Petite Marie

PETIT Jean avait une sœur qu'on appelait Petite Marie ; Petite Marie, un jour qu'elle se promenait toute seule, rencontra un beau monsieur bien habillé, tout couvert de bijoux, d'or et de diamants. Le beau monsieur fit la cour à Petite Marie, et, quand elle rentra à la maison, elle raconta, toute joyeuse, à sa maman qu'elle avait trouvé un amoureux, et elle parlait des beaux vêtements et des superbes bijoux.

La mère de Petite Marie, sachant bien quelles ruses le Diable emploie pour séduire les petites filles, la mit en garde : il fallait vérifier si le beau galant n'était pas le Diable en personne. Pour cela, il fallait, à la prochaine rencontre, avoir sur elle une épingle, et piquer le conteur de fleurettes. Si de la piqûre sortait du sang, c'était un homme ; mais si c'était du pus qui sortait de la piqûre, on avait affaire au Diable.

Petit Jean accompagna sa sœur au rendez-vous. Pendant la conversation, elle eut soin de piquer la main de son prétendant. Du pus sortit de la piqûre. Mais Petite Marie était déjà comme ensorcelée, et pour ne pas devoir dire la

vérité à sa mère, elle se piqua elle-même et essuya le sang avec son mouchoir. En rentrant, elle montra à sa mère la trace de sang. Devant cette preuve, la mère consentit au mariage.



On célébra donc la noce, et le Diable partit, emmenant Petite Marie. Mais Petit Jean, qui savait tout, voulut sauver sa sœur, et partit avec eux. Et le Diable pensait que deux valaient mieux qu'un, et consentit à emmener aussi Petit Jean.

Arrivé dans sa case, le Diable ordonna immédiatement de tout préparer pour manger les deux enfants, car le Diable, alors, mangeait les hommes.

Les préparatifs furent un peu longs, et, à un certain moment, le Diable s'endormit. Quand il ronfla bien fort, Petit Jean lui enleva doucement les bottes de sept lieues qu'il avait aux pieds, les chaussa, prit Petite Marie par la main, et ils partirent.



Le Diable ronfla longtemps, et les deux enfants eurent déjà fait un grand bout du chemin qui devait les ramener chez leurs parents, quand il se réveilla.

Lorsqu'il découvrit que les deux enfants étaient partis avec ses bottes de sept lieues, il se mit en une grande colère, et jura de les rattraper.

Il chaussa donc sa paire de bottes de cent lieues, et partit, et, malgré leur avance, les enfants, bientôt, entendirent derrière eux le pas rapide et le souffle du Diable qui approchait.

Déjà, le Diable croyait pouvoir les saisir, et tendait la main ; mais, soudain, il ne les vit plus. Petit Jean s'était transformé en jardinier, et Petite Marie en une fleur que le jardinier arrosait.

Le Diable dut retourner chez lui, et il conta à sa femme comment il avait cru saisir les enfants, et tout à coup n'avait plus vu qu'un jardinier qui arrosait une fleur. La femme lui dit : « Mais il fallait saisir le jardinier qui était Petit Jean, sûrement, et la fleur qui était Petite Marie, sans aucun doute ! »



Et le Diable, furieux d'avoir été si bête, repartit à la poursuite des enfants.

Bientôt, ils entendirent de nouveau son souffle rauque et son pas rapide ; de nouveau, il étendit la main pour les saisir, mais il ne les vit plus. Il y avait devant lui une mare sur laquelle nageait un canard.

Alors le Diable, ne pouvant croire ses yeux, demanda au canard : « Mon beau canard, n'as-tu pas vu un jeune homme et une jeune fille passer par là ? »

Mais le canard continua à barboter, et ne lui répondit pas.

Revenu chez lui, le Diable raconta à sa femme l'étrange aventure. Elle lui dit : « Tu n'as donc pas compris ! Tu es trop sot, vraiment : le canard c'était Petit Jean, et la mare était Petite Marie. »



Alors le Diable rugit de colère, et repartit comme une flèche, pensant que peut-être il trouverait encore le canard barbotant dans la mare ; mais, naturellement, les enfants étaient déjà beaucoup plus loin.

Quand ils l'entendirent venir, Petite Marie se transforma en église, et Petit Jean en prêtre. Le Diable arriva et demanda au curé : « Mon beau curé, n'as-tu pas vu passer un jeune homme et une jeune fille ? » Mais le prêtre ne lui répondit pas, et continua à dire : « *Dominus vobiscum* », et aspergea le Diable avec de l'eau bénite. Le Diable courut tant qu'il put... Dans sa hâte, il ne trouva pas la porte de

l'église, et sauta par une fenêtre qu'il arracha en passant ; il revint chez lui, rapportant la fenêtre, et raconta sa mésaventure à sa femme. Et sa femme vit bien que la fenêtre qu'il avait apportée n'était qu'un morceau de la robe de Petite Marie, et elle le lui dit.



Quand il comprit que, pour la troisième fois, les fugitifs lui avaient échappé, il entra dans une fureur terrible. Il grinça des dents si fort que des étincelles jaillirent de sa gueule, et mirent le feu à sa case. Et le feu dévora la case, le Diable et sa femme.



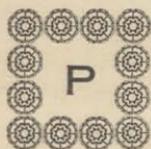
Les enfants revinrent auprès de leurs parents, et l'aventure servit de leçon sévère à Petite Marie.





ARCHIVES
DE LA
GUADELOUPE

Pourquoi nous avons
un canal dans le dos



ETIT Jean, un jour, décida de se marier, et alla demander en mariage la fille du Diable.

Le Diable fut bien étonné de l'effronterie de Petit Jean, et le retint comme prisonnier en lui disant : « Je te donnerai ma fille en mariage si tu sais faire les travaux dont je te chargerai. Tu commenceras demain matin. »

Le lendemain, le Diable lui donna une hache, et, conduisant Petit Jean dans une grande forêt, il lui dit : « Aujourd'hui, d'ici ce soir, il faut que tu aies arraché tous les arbres de cette forêt, que tu aies bêché la terre, planté, fait mûrir les fruits, et, le soir, il faut rapporter les fruits mûrs pour le dîner.

Puis il le laissa seul. Petit Jean se trouva bien embarrassé et ne sut comment faire tout cela. Il se sentit bien petit tout à coup, et se mit à pleurer.



A midi, la fille du Diable vint lui porter son déjeuner. Le voyant pleurer, elle lui en demanda la cause. Petit Jean

lui expliqua quelle tâche impossible Diable lui avait donnée à faire.

La fille du Diable le consola. Elle lui donna une baguette magique, et lui dit : « Avec cette baguette, frappe la terre trois fois et dis : « Par la permission de Dieu, que les arbres soient arrachés, que la terre soit bêchée, que les graines soient semées, que les fruits poussent et mûrissent ! »

Petit Jean prit la baguette magique et prononça les paroles qu'on lui avait dit de prononcer. Et le soir, il rapporta un panier plein de fruits mûrs, et les présenta au Diable.

Celui-ci fut bien étonné. Mais les épreuves de Petit Jean n'étaient pas terminées.



Le lendemain matin, le Diable lui donna une hache, de nouveau, et lui dit : « Aujourd'hui, il faut me faire une poutre en eau. »

Petit Jean était encore plus embarrassé que le premier jour. Il s'en alla avec sa hache au bord de l'eau, se demandant comment il pourrait bien faire une poutre en eau.

Quand, vers midi, la fille du Diable vint lui apporter son déjeuner, comme le premier jour, elle le trouva qui pleurait. Il lui conta ses soucis, et elle lui dit : « Naturellement, tu ne peux pas faire une poutre en eau. Ce soir, en rentrant, tu diras à mon père : « La poutre est prête, « mais il faut m'aider à la transporter ; il faut venir « m'éclairer avec une torche en fumée. »

Petit Jean retint bien la leçon, et la répéta sans faute, le soir, à son retour.

C'est le Diable qui fut bien embarrassé, cette fois ; il ne savait pas comment fabriquer une torche en fumée.

Voyant qu'il n'y arriverait pas, il pensa qu'il était plus

prudent d'en finir avec Petit Jean qui était trop malin. Et il décida de le manger ce soir là.



Il ordonna de mettre de grandes chaudières d'eau à bouillir.

Jean, qui entendait l'eau bouillir, et qui comprit ce que cela voulait dire, se prit à faire le malade. Il avait mal au cœur, il avait envie de vomir, et il expliqua au Diable que, pour se remettre de son malaise, il lui fallait de l'eau fraîche, puisée avec un panier.

Et le Diable dut se résigner à aller à la rivière puiser de l'eau fraîche avec un panier. Il puisait, mais quand il retirait le panier, l'eau s'écoulait. Longtemps, il essaya en vain. Puis il eut une idée. Il y avait là beaucoup de boue grasse, de la terre glaise ; le Diable en enduisit l'intérieur du panier, et essaya de prendre de l'eau. Cette fois, l'eau y resta et il put en rapporter à la maison.

Mais Petit Jean mit à profit le temps que le Diable avait perdu à la rivière. Il avait visité tout l'appartement, et découvert les bottes de cent lieues. Il les avait chaussées et était parti.



Quand le Diable apporta l'eau fraîche dans le panier, Petit Jean était loin. Naturellement, le Diable se mit en une terrible colère de voir que Petit Jean, encore une fois, avait été plus malin que lui. Mais il était bien sûr de le rattraper, car Petit Jean avait pris les bottes de cent lieues. Il restait au Diable ses bottes de mille lieues. Il les chaussa et partit à la poursuite de Petit Jean.

Petit Jean avait marché depuis des heures, droit devant lui, sur la grand'route, et il répétait :

« Cent lieues pour cent lieues,
« Cent lieues pour cent lieues ! »

et se réjouissait de se sentir avancer par grandes enjambées.

Tout à coup, il entendit derrière lui une voix qui disait :

« Mille lieues pour mille lieues,
« Mille lieues pour mille lieues ! »

Il comprit que le Diable le poursuivait et allait le rattraper.

Il courait, courait tant qu'il pouvait, mais naturellement, le Diable allait bien plus vite.

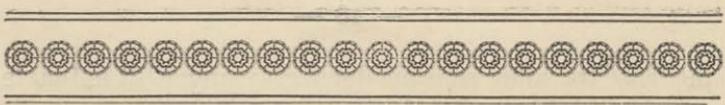
C'était le soir ; il traversait un village ; il arriva sur la place de l'église au moment où le sacristain fermait la porte. Sa dernière enjambée le lança dans la porte de l'église qui, déjà, tournait sur ses gonds.

Le Diable était derrière lui et avançait la main pour le saisir par le cou. Mais la porte se ferma juste au moment où le doigt du Diable toucha la nuque de Petit Jean, et le doigt glissa le long de la colonne vertébrale, et cela fit comme une rainure dans le dos de Petit Jean.

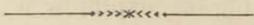


C'est depuis ce temps-là que nous avons comme un canal tout le long du dos. Cette rainure, nous l'avons tous héritée de Petit Jean.





Petit Jean et Monsieur Sans Fâcher



PETIT Jean, après cette aventure, était revenu auprès des siens qui étaient toujours aussi pauvres.

Une année, il y eut une grande crise et beaucoup de chômage et pas beaucoup à manger.

Le frère aîné de Petit Jean, Grand Jean qui était fort et bête, résolut d'aller chercher du travail.

Il arriva devant une grande habitation et vit une affiche. Il ne savait pas lire, mais il entra dans l'habitation, et le maître lui expliqua que l'affiche promettait du travail à celui qui ne se fâcherait pas ; que celui qui se fâcherait serait mangé.

Grand Jean fit promesse qu'il saurait ne pas se fâcher.

Le lendemain, le maître l'envoya garder un troupeau de bœufs. Grand Jean garda le troupeau tout le jour, et personne ne lui donna à manger. En rentrant de son travail, il ne se plaignit pourtant pas, se souvenant de sa promesse.

Il garda les bœufs un jour encore, et personne ne le fit manger. En rentrant du travail, le soir, il ne sut pas cacher sa colère. Il dit : « J'ai faim et je suis plus que fâché qu'on

me fasse travailler sans me donner à manger. Et le Diable, car c'était lui le maître, le dévora.



Sa vieille mère attendit longtemps que son fils revint et lui rapportât un peu d'argent. Las d'attendre le grand frère, Petit Jean déclara qu'à son tour il voulait chercher du travail et gagner un peu d'argent pour sa mère.

Il partit donc et arriva à la même ferme, vit l'affiche et la lut, car lui savait lire. Il entra dans la ferme et se présenta au Diable qui lui demanda s'il savait lire. « Non », dit Petit Jean. Alors le Diable lui expliqua à qu'elle condition il donnait du travail : il fallait travailler sans jamais se fâcher. Celui qui se fâcherait serait mis à mort par l'autre. « Quant à moi, je m'appelle Monsieur Sans Fâcher. »

Petit Jean écouta bien et accepta la condition.



Le lendemain matin, le maître l'envoya dans la forêt pour couper du bois et scier des planches. Il lui donna une tâche que 10 hommes en 10 jours n'auraient pas achevée.

Petit Jean se mit au travail ; les heures passaient : 8 heures, 10 heures, 11 heures ! Il commençait à avoir faim. Vers midi enfin, il vit venir une servante qui apportait son repas. Il y avait un petit peu de pain : un quart de livre peut-être, et deux morceaux de viande : un petit et un gros. Petit Jean s'installa pour manger. Il prit le petit morceau de viande, et, pendant qu'il le mangeait, un serpent se jeta sur le gros morceau et l'avalait. C'était un des fils du Diable qui avait pris la forme du serpent.

Petit Jean s'en doutait un peu, saisit son sabre (1) et coupa la tête du serpent.

(1) Le sabre à canne qui sert aussi à couper du bois.

Puis il retourna auprès de Monsieur Sans Fâcher et lui dit : « Pourquoi permettez-vous qu'on m'envoie à manger si tard, et qu'un serpent vienne manger mon plus beau morceau de viande ? »

Le Diable lui demanda : « Etes-vous fâché ? » et Petit Jean répondit : « Je ne me fâche pas pour si peu de chose ; d'ailleurs je n'ai pas perdu mon temps : j'ai tué le serpent. Etes-vous fâché ? » Et le Diable répondit : « Mais non, je ne suis pas fâché. »



Le lendemain, Petit Jean devait rassembler les broussailles et l'herbe verte pour faire des boucans (1). Il avait réuni une douzaine de boucans, quand survint un coq, non pas un petit coq gaine (2), mais un gros coq madère (3) qui éparpilla tous les tas préparés pour y mettre le feu. C'était le second fils du Diable. Petit Jean, avec sa fourche, tua le coq madère et s'en retourna auprès de Monsieur Sans Fâcher à qui il dit : « Je crois que j'ai tué un des coqs de votre basse-cour qui a défait tout mon travail de la journée. Etes-vous fâché ? » Diable répondit : « Pas encore », et le renvoya à son travail.

La journée était ardente, et on ne lui apporta ni à boire ni à manger. Il supporta la faim et rentra, la journée achevée.

On lui servit à dîner, mais à peine se fut-il installé pour manger que Monsieur Sans Fâcher lui ordonna d'accompagner ses deux filles dans le pré voisin, pour y faire leurs petits besoins.

Petit Jean ne protesta pas, se leva, sortit avec les filles du Diable, et les attendit. Mais il s'impatienta, car il avait

(1) Tas d'herbes et de broussailles qu'on brûle.

(2) Race pour le combat de coqs, de l'anglais : game.

(3) Grosse race, appelée ainsi de leur île d'origine.

faim, et elles n'en finissaient pas. Il les étrangla et retourna à son repas. Il dit à Monsieur Sans Fâcher : « Elles m'ont fait tellement attendre que j'ai préféré les étrangler. Etes-vous fâché ? » Le Diable répondit : « Pas encore. »



Le lendemain, il l'envoya garder ses bœufs. Pendant que Petit Jean était au pré pour les garder, un boucher vint lui offrir un bon prix pour un bœuf gras. Petit Jean vendit la plus grande partie du troupeau au boucher, mais il voulut qu'on lui remît les queues. Il prit les queues et les enfonça dans la vase d'une mare, de sorte que la touffe de poils flottait à la surface. Puis il réunit le reste du troupeau autour de la mare, et alla dire à Monsieur Sans Fâcher qu'il avait vendu une partie du troupeau, qu'une autre partie s'était noyée dans la mare, et le pria de venir l'aider pour les en tirer.

Ensemble, ils tirèrent sur une des queues. Petit Jean fit semblant seulement ; mais Monsieur Sans Fâcher, qui commençait à être furieux, dans sa rage muette, tira trop fort. Naturellement, la queue lui resta dans la main, et il tomba à la renverse sur un tesson de bouteille qui le blessa.

Pendant qu'il était à terre, Petit Jean lui demanda : « Etes-vous fâché ? — Non, je ne le suis pas encore », répondit Monsieur Sans Fâcher.



Petit Jean envoya le produit de la vente à sa mère. Le jour suivant, il dut garder un troupeau de chevaux. Des acheteurs vinrent le trouver, et il vendit tout le troupeau. Et ainsi, de jour en jour, chaque nouveau troupeau qu'on lui confiait : chevaux, moutons, cabris, il vendit tout, et chaque fois le pauvre Diable dut avaler sa colère et affirmer qu'il n'était pas encore fâché.

Petit Jean avait maintenant vendu toutes les bêtes du Diable, et celui-ci en avait vraiment assez. Mais il comprenait bien qu'il n'arriverait pas lui-même à se débarrasser de Petit Jean.



Le Diable avait un vieux grand-père qui était le Roi des Diables. Il savait s'y prendre pour tuer qui que ce soit, homme ou diable. Monsieur Sans Fâcher pensa que le Roi viendrait bien à bout de Petit Jean. Seulement, il fallait l'y faire aller.

Monsieur Sans Fâcher inventa une ruse. Il lui restait un troisième fils ; il lui fit prendre la forme d'un mouton, et il ordonna à Petit Jean de suivre le mouton qui devait ainsi entraîner Petit Jean chez le Roi des Diables.

Petit Jean obéit et suivit le mouton un bout de chemin. Puis il tira son couteau et l'égorgea. Il revint auprès du maître et lui dit : « Ce mouton n'avancait pas ; aussi, je l'ai tué. Etes-vous fâché ? »

Le Diable répondit : « Non, pas encore » ; mais rentrant chez lui, pour se soulager de sa colère, il donna quelques gifles à sa femme. Petit Jean intervint et bouscula le Diable qui tomba par terre, et il lui demanda : « Etes-vous fâché ? » Le Diable répondit : « Non, pas encore. »



Le lendemain, il ordonna à Petit Jean de reprendre la route qui conduisait à la cabane de son grand-père.

Petit Jean voulut en finir, lui aussi. Il suivit la route et alla tout droit chez le Roi des Diables. Le Roi l'accueillit et lui donna un siège. Il s'assit et regarda autour de lui, et d'un coup d'œil il vit tous les malheurs qui le menaçaient.

Mais on le traita bien, on lui donna à manger, et le Roi lui montra le lit sur lequel il devait passer la nuit.

Petit Jean porta son siège près du lit, et il vit que le Grand Diable lui avait préparé un piège. Il attendit que la nuit fût complètement tombée. Alors, il prit son siège et le lança vigoureusement sur le lit. Le siège se brisa, vola en éclats. Petit Jean courut se cacher derrière la porte, car il entendait le pas du Roi des Diables qui venait pour voir le résultat.

Il entra et s'avança vers le lit ; Petit Jean tira son couteau et, s'approchant par derrière, lui porta plusieurs coups, lui fit des entailles telles que le Roi des Diables en mourut.

Puis, Petit Jean visita toute la maison du Grand Diable. Dans une salle qui contenait beaucoup de machines qui servaient aux maléfices du Diable, il découvrit la carabine avec laquelle le Roi des Diables tuait les autres Diables qui ne lui obéissaient plus.

Il la prit et revint auprès de Monsieur Sans Fâcher à qui il dit : « J'ai tué le Roi des Diables, êtes-vous fâché ? »

Le Diable répondit toujours : « Non, pas encore. » Mais il avait maintenant très peur, car il se disait : « Si Petit Jean a tué le Roi des Diables, que ne fera-t-il pas ! »



Alors, il prit conseil de sa vieille mère. C'était une diablesse très rusée. Elle lui dit : « Voici ce qu'il faut faire. Cette nuit, à peine minuit passé, je grimperai dans l'arbre sur lequel perchent nos poules ; et les coqs se mettront à chanter, et les poules à glousser. Alors, tu enverras Petit Jean voir ce qui se passe. Tu profiteras de son absence pour prendre, dans sa chambre, la carabine, et tu le tueras. »

La nuit, on mit ce projet à exécution. Mais Petit Jean, quand le Diable l'envoya vérifier pourquoi les poules et les coqs dans l'arbre s'agitaient, sortit en emportant la carabine.

Arrivé sous l'arbre, il vit la vieille diablesse perchée dans les branches, et il tira sur elle. Elle tomba du premier coup.

Quand le Diable entendit le bruit du coup de feu, il accourut et cria : « Qu'as-tu fait là ? tu as tué ma mère ! »

Et Petit Jean de dire : « Etes-vous fâché ? »

Diable hurla : « Certainement : il y a de quoi. »

Il avait perdu le pari ; il n'était plus Monsieur Sans Fâcher, puisqu'il était fâché. Et Petit Jean le tua d'un coup de carabine.

Puis il s'empara de toutes ses richesses, et épousa la femme du Diable. Il faut savoir qu'elle n'était pas une diablesse, et qu'elle était même très belle.



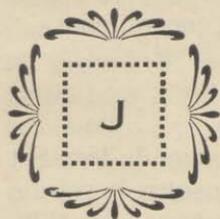
Il y eut une grande noce. On dit qu'on y servit le vin dans des paniers et le pain dans des bouteilles. J'y suis allé pour voir si on s'amusait bien, mais on ne me jeta qu'un os et on ne me donna qu'un coup de pied qui m'a fait tomber ici pour vous raconter cela.



L'HISTOIRE DE JEAN SOT



JEAN SOT



JEAN Sot était un pauvre nègre qui ne voyait pas plus loin que le bout de son nez. Sa mère était une bonne vieille, et la sottise de Jean était le chagrin de sa vie.

Un jour, sa mère envoya Jean Sot au bourg lui acheter, pour la cuisine, une chaudière (1) à trois pieds. « Et surtout, dit-elle, ne te fais point gronder au retour. Ne fais pas une de tes sottises habituelles. » Jean promit de se montrer aussi intelligent que possible, et partit.

A la boutique, il choisit une belle chaudière à trois pieds, en fonte grise. Il n'oublia pas de la faire sonner pour vérifier si elle n'était point fêlée. Il paya et prit le chemin du retour.

Chemin faisant, il trouva l'ustensile bien pesant sous son bras. Il s'arrêta, posa la chaudière par terre, et la considéra un instant, en réfléchissant gravement. Puis il dit à la chaudière : « Voyons, tu as trois pieds, et je te porte sous mon bras. Ce n'est pas de jeu, puisque moi, il

(1) Chaudière : cocotte en fonte,

faut que je marche, et je n'en ai que deux. Tu vas essayer de faire à pied le chemin qui reste. Suis-moi. » Et il fit quelques pas en avant, se retournant parfois pour voir si la chaudière suivait. Mais elle ne bougea pas. Alors, Jean se fâcha, donna des coups de pied dans la cocotte, la bouscula, et fit si bien que, bientôt, il n'y eut plus un seul pied après la chaudière. Il dut, voyant son obstination, la ramasser, et il la rapporta en piteux état à sa pauvre vieille mère.

Naturellement, elle fut une fois de plus désolée. Elle dut continuer à faire cuire le manger dans un « coco à nègre » (1), à fond rond, que l'on pose sur trois pierres ; et, à son imitation, dans tout le pays, on fait encore ainsi.



Quelque temps après, la pauvre vieille mère de Jean Sot tomba gravement malade, et Jean alla consulter la voisine qui était une « marchande z'affaires » (2) très savante. Elle savait préparer à merveille les poudres qui font venir les amoureux, ou qui chassent les mauvais esprits. Avec des fleurs à sonnettes, de l'herbe à fer et du patchouli, elle parfumait l'eau pour « arroser les maisons ».

La « marchande z'affaires », donc, alluma une chandelle, et vit, dans la flamme de la chandelle, la maladie de la mère de Jean Sot. Elle écrivit une longue ordonnance qu'elle remit à Jean.

Maintenant, il s'agissait d'acheter les drogues merveilleuses qui étaient marquées sur l'ordonnance. Pour cela, il fallait de l'argent, et Jean n'en avait pas. Il avait seulement deux bœufs, dont l'un valait bien 900 francs, et l'autre peut-être 1.200 francs.

(1) Casserole en terre, sans anse et sans pied.

(2) Guérisseuse, rebouteuse, un peu sorcière,

Sa mère dit : « Prends le bœuf de neuf cents francs et va le vendre en ville, à Monsieur Beaufonds, qui est riche ; il te le paiera bien. »

Lorsque Jean Sot arriva chez Monsieur Beaufonds, il expliqua au négociant qu'il avait besoin de vendre son bœuf pour acheter des remèdes à sa vieille mère. Monsieur Beaufonds demanda le prix de la bête, et Jean dit : « C'est neuf francs. » Monsieur Beaufonds le regarda, étonné, puis il dit : « Mais ça va : le prix me convient. » Il paya à Jean Sot les neuf francs, et prit le bœuf.

Avec ses neuf francs, Jean alla à la pharmacie. Naturellement l'argent ne pouvait pas suffire pour faire l'ordonnance complète. Aussi le pharmacien ne lui donna-t-il pas les spécialités chères. Il lui remit seulement les médicaments tout à fait ordinaires, comme de la corne de cerf, des têtes de pavots, de la racine d'iris, de la manne, du séné, ainsi que quelques gouttes de vinaigre des quatre voleurs et du baume tranquille. Cela faisait déjà huit francs cinquante.

Jean prit le paquet de remèdes et les dix sous qu'on lui rendit, s'acheta huit sous de pain et deux sous de beurre rouge (1), s'en fit une tartine qu'il mangea en route, et rentra.

Lorsque sa mère vit le petit paquet de remèdes vulgaires, et que Jean lui eût expliqué qu'il avait vendu le bœuf pour neuf francs, la pauvre vieille fut désolée de cette nouvelle sottise de Jean.



Quand elle l'eut assez traité de sot, elle lui dit : « Prends l'autre bœuf, et va le vendre. Mais ne te trompe pas, cette

(1) Beurre rouge : graisse teinte à l'aide de roucou, parfois de safran, dont on se sert pour assaisonner les plats créoles.

fois. Retiens bien : ce n'est pas douze francs, c'est douze cents francs ! Répète-le ! » Et Jean répéta : « Ce n'est pas douze francs, c'est douze cents francs ! Ce n'est pas douze francs, c'est douze cents francs ! » Il le répéta pendant tout le trajet et jusque devant la porte de Monsieur Beaufonds. D'avoir ainsi parlé pendant tout le trajet lui avait desséché la bouche. Il avait soif, et, avant de traiter l'affaire, il demanda à boire.

Quand il eut bu, il dit au négociant : « Je veux vous vendre mon deuxième bœuf, mais ce n'est pas douze cents francs, c'est douze francs ! »

Monsieur Beaufonds le regarda, puis, il répondit : « Mais oui, Jean Sot, ça va : le prix me convient ; voici l'argent. »

Jean laissa son beau bœuf gras, et prit les douze francs. Il les porta au pharmacien qui lui donna une partie des remèdes chers. Il n'y avait pas assez d'argent pour le tout.

Cette fois, il était bien sûr d'avoir exécuté les ordres de sa mère, et de ne pas mériter de reproches. Quand, après avoir raconté son exploit à sa mère, elle le traita de sot, de sot incorrigible, il était navré, désespéré, mais aussi il était furieux contre Monsieur Beaufonds qui avait abusé de sa sottise, et il jura de se venger.



Pendant quelque temps, il réfléchit à sa vengeance. Et le besoin de se venger le guérit de sa sottise pour un temps. Voici ce qu'il imagina.

Il écrasa des briques et du giromon (1), et en fit une purée rouge, qui ressemblait assez bien au beurre rouge.

(1) Nom antillais pour le potiron.

Il prit, chez son voisin, quelques barriques, les remplit de cette purée, et les ferma avec des bondes solides.

Puis il alla trouver Monsieur Beaufonds à qui il dit qu'il avait une affaire à proposer. « J'ai quelques barriques de beurre rouge à vendre. » Et lorsque Monsieur Beaufonds lui demanda le prix, il répondit : « Mon Dieu, je ne m'entends pas tellement aux affaires, mais je pense que cela vaut bien mon petit chapeau plein d'argent. »

Monsieur Beaufonds accepta le prix, remplit d'argent le chapeau de Jean Sot, et mit les barriques de beurre rouge dans son dépôt.

Jean rentra chez lui, content de lui-même, et remit l'argent à sa vieille mère.



Au bout de quelques jours, les barriques de beurre rouge se mirent à fermenter, et éclatèrent. Alors Monsieur Beaufonds comprit que, cette fois, Jean Sot avait été plus malin que lui, et se fâcha. Il prit son revolver et alla trouver Jean Sot.

La vieille mère vit venir l'ennemi et pensa que le dernier jour de son fils était arrivé. Jean aussi le vit venir vers sa case, et comprit de quoi il s'agissait. Il était justement devant son potager (1) en train d'éventer le feu sur lequel cuisaient des haricots, pour son repas.

Vite, il couvre la braise de cendres, cache l'éventail, et prend un petit fouet en main. Quand Monsieur Beaufonds entre dans la case, il voit Jean devant le foyer, donnant des coups de fouet en l'air, et l'on voit, dans la chaudière, les haricots qui sautent, car l'ébullition continuait sur le feu couvert.

(1) Potager : le foyer.

Monsieur Beaufonds reste interdit devant ce spectacle curieux ; il en oublie sa colère pour demander à Jean Sot : « Que fais-tu là ? »

Jean Sot répond : « Vous le voyez bien : je brandis mon fouet devant le foyer : cela fait cuire mes haricots ! »

Monsieur Beaufonds lui proposa alors de lui acheter le fouet magique, et Jean Sot le lui vendit pour un chapeau plein d'argent.

Monsieur Beaufonds paya et emporta le fouet.

Rentré chez lui, il expliqua à sa cuisinière comment il fallait faire cuire le manger en fouettant l'air devant le foyer, et, pour le lendemain, il invita tous ses amis à assister à la démonstration.

Naturellement, la cuisinière eut beau brandir le fouet devant le foyer, le riz ne se mit pas à bouillonner ni la viande à rôtir.



Monsieur Beaufonds fut encore plus furieux que la première fois de s'être laissé tromper par Jean Sot, dont la sottise était pourtant un fait connu de tous. Et, plein de colère, il alla trouver Jean, pour s'expliquer avec lui.

Jean Sot avait prévu cela, et s'était entendu avec sa mère pour une mise en scène plus savante que la première fois.

On avait tué, ce jour-là, un cochon (1) gras, et on avait là, la vessie et le sang frais. Jean avait rempli la vessie de sang, et préparé le couteau dont on se sert pour saigner les pores.

Lorsque Monsieur Beaufonds arriva à la case de Jean Sot, ce fut la mère qui le reçut.

(1) Aux Antilles, on ne dit pas du porc, mais du « cochon ».

D'un ton furieux, il demanda à la vieille : « Où est-il, ce Jean Sot qui m'a trompé deux fois ; où est-il, que je le tue ! »

« Doucement, dit la vieille, maligne, il dort ; ne faites pas tant de bruit ; il dort, il ne faut pas le réveiller, car il est très dangereux à son réveil ; il tue facilement celui qui le réveille ! »

« Cela m'est égal, hurla Monsieur Beaufonds ; allez le réveiller ! Je m'en moque, s'il vous tue ! »

Finalement, devant cette terrible colère, la pauvre vieille céda et alla réveiller son fils en tremblant.

Alors, Jean fit comme s'il était fou de rage, saisit le couteau qu'il avait posé à côté de sa couche, se jeta sur sa mère et lui planta le couteau dans la vessie de cochon pleine de sang qu'il lui avait fait mettre dans son corsage. La vieille s'écroula.

Monsieur Beaufonds fut tout de même saisi de ce spectacle terrible, et dit à Jean Sot : « Qu'as-tu fait là ! Bon Dieu Seigneur ! tu as tué ta vieille mère ! »

Jean répondit : « Je vais la ressusciter. » Et il prit un petit flacon et versa quelques gouttes de son contenu sur la gisante, en disant : « Femme, remuez le pouce droit ! » Et on vit sa mère remuer le pouce droit. Il versa encore quelques gouttes, disant : « Femme, levez les bras ! » Et la vieille leva ses bras. Une troisième fois, il versa sur elle quelques gouttes du flacon et cria : « Femme, debout ! » Et sa mère se dressa, vivante.



Monsieur Beaufonds pensa que Jean Sot était un puissant sorcier ; il voulut acheter le flacon. Il paya encore une fois un chapeau plein de pièces d'argent, et emporta le flacon magique avec son précieux contenu.

Arrivé dans sa propriété, il voulut essayer la vertu ma-

gique du liquide. Il tua sa femme, et versa sur la morte quelques gouttes du flacon, en disant : « Remuez le pouce droit. » La femme ne remua ni pouce ni orteil ; elle ne bougea plus : elle était morte pour de bon.



Cette fois, Monsieur Beaufonds devint fou de rage et de désespoir. Il alla dans la case de Jean Sot, se saisit de lui, car il était très fort, le sangla dans un sac, et alla le porter dans son canot pour le jeter à la mer. Mais en arrivant au bord de la mer, il vit qu'il avait oublié les rames. Il déposa le paquet là et s'éloigna pour chercher les rames.

C'était dans un pré où paissaient des moutons ; un berger les gardait. Curieux, il vint examiner le paquet volumineux déposé par Monsieur Beaufonds, et vit qu'il remuait. Il ouvrit le sac, et reconnut Jean Sot. Jean en sortit, se secoua et dit : « Voyez, comme je suis malheureux ! Monsieur Beaufonds veut me marier à sa fille, et moi je ne veux pas. Il m'a mis dans le sac pour me porter chez lui, de force. »

Le berger proposa à Jean de se sacrifier pour lui ; il épouserait bien Mademoiselle Beaufonds, lui, si Jean lui cédait la place ! Jean le remercia, le fit entrer dans le sac, afin que Monsieur Beaufonds ne vit pas la substitution trop tôt, le ficela et s'éloigna.

Au bout d'un moment, Monsieur Beaufonds revint avec les rames, chargea le sac dans son canot, rama à quelques centaines mètres de la côte, et précipita le sac au sein des flots.



Lorsqu'il revint chez lui, il se mit à sa fenêtre et savoura sa vengeance.

Soudain, il vit passer, devant sa fenêtre, Jean Sot qui

avait eu soin de voler un mouton qu'il amenait derrière lui.

Monsieur Beaufonds n'en croyait pas ses yeux. « D'où viens-tu ? » demanda-t-il.

Jean Sot répondit : « Vous le savez très bien, Monsieur Beaufonds. Je regrette seulement que vous ne m'ayez pas jeté plus loin, car alors je serais revenu avec un beau cheval de course ! »

Monsieur Beaufonds lui dit : « Mets-moi alors dans un sac, et mène-moi aussi loin que tu peux. »

Jean Sot accepta cette proposition avec plaisir. Il attacha solidement le sac qui contenait Monsieur Beaufonds, prit le canot de Monsieur Beaufonds lui-même, rama jusqu'à 5 kilomètres de la côte, jeta le sac et s'en revint. Mais Monsieur Beaufonds ne revint pas.



Maintenant, les gens n'osèrent plus trop l'appeler Jean Sot, et pourtant, sa vengeance une fois accomplie, on aurait dit qu'il redevenait Jean Sot comme avant.

Pendant un certain temps, il vécut heureux, et il soigna bien sa mère, car avec les trois chapeaux pleins d'argent, il pouvait acheter tous les médicaments voulus pour la pauvre vieille. Mais rien ne put la guérir, car la vieillesse est un mal sans remède.

Un jour, voyant que rien ne la soulageait, il décida qu'un bain chaud lui rendrait un peu de vigueur. Et il se mit à faire bouillir de l'eau, il installa la pauvre dans une baignoire, et lui versa sur le corps l'eau bouillante. Elle se tordit de convulsions, tellement la douleur était atroce ; elle ouvrit la bouche pour crier, mais ne put proférer aucun son, tellement elle était saisie.

Jean, tout joyeux, la regarde, et appelle à grands cris les voisines pour qu'elles viennent admirer les résultats

rapides de la cure. « Regardez, dit-il : c'est ce qu'il fallait à maman ; elle était toute paralysée, voilà qu'elle remue, enfin, un peu ; elle était toujours triste, voilà qu'elle rit à belles dents ! »

La pauvre vieille n'en réchappa point. Les soins de son fils la tuèrent bel et bien.

C'est depuis cette aventure, dit-on, qu'on évite de chauffer l'eau du bain sur le feu, et qu'on a pris l'habitude de la chauffer au soleil.



Après la mort de sa pauvre mère, Jean Sot mena une vie errante, parcourant les terres, traversant les mers. Il vécut des aventures merveilleuses et sans nombre, voyageant parfois sous l'aile d'un « mal fini » (1) ou sur le dos d'une tortue. Ses aventures prirent fin le jour où il fut fait habitant (2). Cela se passa comme suit.

Au cours de ses pérégrinations, il parvint, un soir, à la case d'une pauvre vieille à qui il demanda de l'héberger pour la nuit. Elle voulut bien lui donner une chambre et un lit pour se reposer, mais l'avertit qu'au matin, à l'heure où le soleil se lève, il serait réveillé par une voix formidable qui criait : « Ici, le jour ne se lève pas », « car, continuait-elle, le Diable, pour punir mon maître d'un crime terrible, a avalé le jour de son habitation. Et tous les matins sa voix rappelle la condamnation, vieille de cent ans déjà. Quand la voix retentit, il faut se taire, absolument. Il ne faut pas poser de question, pas demander d'explication. Le Diable dévore quiconque répond à sa voix. »

Jean Sot écouta ce discours, et s'étonnait fort d'une si

(1) Oiseau de la mer des Antilles.

(2) Propriétaire.

étrange chose. Comment comprendre que le jour pût ne pas se lever sur une plantation comme sur la plantation voisine ! Mais comme il était las du voyage, il alla se coucher et dormit.



Ce fut un cri formidable qui le réveilla — la voix dont avait parlé la vieille —, qui clama la phrase qu'elle avait déjà répétée si souvent : « Ici, le jour ne se lève plus ! » Jean Sot écoute, et puis, ne pensant plus aux recommandations : « Tiens, dit-il, quelle idée ! Comment ferez-vous pour empêcher le jour de se lever ? » Il put à peine achever sa phrase qu'il se sent happé, avalé ; il se sent tomber au fond d'un gouffre, dans l'immense estomac du Diable qui avait avalé le jour de la propriété.

Mais Jean Sot ne perd jamais son sang-froid même pas dans l'estomac du Diable. Il tire son couteau de poche qu'il n'oublie jamais, et, de l'intérieur, ouvre le ventre du Démon, et l'immense poche, qui recouvrait toute l'habitation, se dégonfle comme un ballon, se fane, se recroqueville, ne forme bientôt plus qu'un petit tas flasque de chose innommable et qui finit de pourrir au soleil qui est radieux au-dessus de la propriété.

Ainsi, Jean sortit du ventre du Diable et délivra de lui la plus belle propriété de l'île. En récompense, l'habitation délivrée lui fut donnée. Il fut solennellement fait habitant, et, à partir de ce jour, vécut heureux et sans histoire.



CONTES DIVERS



PETIT CHICA



Un fermier très riche avait trois fils. Les deux aînés étaient déjà grands, le dernier était petit, chétif et malingre. Ses frères lui faisaient des misères parce qu'il était faible. Par dérision, on l'appelait Petit Chica ou Ti-Chica, car les cliques s'acharnaient sur ses petits pieds. Le père possédait un vaste champ de fleurs : de roses, de mousseline, de pâquerettes, de myosotis et toutes sortes d'autres fleurs.

Chaque nuit, des lêtes, que personne n'avait pu surprendre, venaient dévaster le champ. Le père était déjà vieux ; il ne pouvait faire la garde pour surprendre les voleurs.



Le premier fils lui dit : « Père, je me charge d'aller surveiller le champ. »

Il prit des provisions, des armes, et partit ; mais c'était un fainéant. Sitôt huit heures arrivées, il se laissait gagner par le sommeil. Le matin, à son réveil, il vit le champ dévasté.

Le père, comme à l'ordinaire, vint faire sa tournée d'inspection ; il trouva le champ dévasté comme par le passé, et, les jours suivants, il en fut toujours ainsi.

Le père se fâcha, et, à bout de patience, il rappela son fils aîné.



Le cadet demanda au père de prendre la garde à la place de l'aîné.

Mais, il eut beau faire, il s'endormit aussi et n'arriva pas à surprendre l'ennemi. Le père patienta quelque temps, et puis, fâché, le rappela.



Petit Chica s'offrit alors à son père pour faire la garde. On se moqua de lui.

Les frères lui dirent : « Petit Chica, nous qui sommes plus forts que toi, nous n'avons pas réussi ; comment veux-tu, toi, poussière de la terre, faire mieux que nous ! »

Petit Chica répondit : « Laissez-moi toujours garder le champ : vous verrez bien. »

Petit Chica pria tant son père, que celui-ci finit par l'envoyer à la garde du champ.

Il lui donna un petit morceau de pain pour son dîner, avec un peu de morue. Petit Chica emporta son petit couteau, en guise d'arme, et quelques citrons, car il avait réfléchi à un moyen de se tenir éveillé.

Vers minuit, il se sentit « enlevé » par le sommeil. Avec son petit couteau, il se fit des entailles dans le bout des doigts, et y fit couler du jus de citron. Cela brûlait terriblement, et la souffrance le tint éveillé.

Et chaque fois que la souffrance diminuait, il se faisait d'autres entailles, et pressait le jus de citron dessus. Ainsi il était encore éveillé à 2 heures du matin.

A cette heure-là, par le clair de lune qui baignait le champ, il vit tout à coup descendre du ciel des chevaux : sept jolis chevaux. Mais il put distinguer la couleur des trois premiers seulement.

Le premier était tout blanc ; le deuxième était rouge, et le troisième était couleur de café au lait.

Les chevaux descendirent tous dans le champ et se mirent à manger des fleurs.

Alors Ti-Chica rassembla toutes ses forces et alla au devant du premier qui était comme le chef de la bande.

Il l'empoigna par la crinière et lui demanda : « Qui t'a donné le droit de dévaster le champ de mon père ? »

Le cheval répondit : « Nous venons du ciel ; nous sommes les chevaux du Bon Dieu. Les fleurs sont notre nourriture préférée, et ici elles sont plus belles qu'ailleurs : c'est pourquoi nous venons les manger ici. Si tu nous permets de partir, nous te promettons de te sauver de tous les dangers que tu courras, de t'aider à vaincre tous les obstacles. »

Et chaque cheval lui donna une touffe de poils de son dos, de la place où l'on pose la selle.

Puis, celui qui lui avait parlé lui donna une formule qu'il devait prononcer pour les appeler au secours ou à son service, en cas de besoin.

Et ils partirent.



Le lendemain matin, le père vint faire sa tournée et trouva le champ moins dévasté qu'à l'ordinaire. Il félicita Petit Chica, en lui recommandant de faire encore mieux attention.

Mais Ti-Chica refusa en disant qu'il aimait mieux vivre près de ses frères.

Et il retourna auprès de ses frères, et personne ne sut

rien du secret qu'il avait surpris. Aux questions qu'on lui posait, il répondait qu'il n'avait rien vu.

De retour au château, il fut encore plus tourmenté par ses frères qu'auparavant ; ils étaient jaloux des félicitations que le père lui avait exprimées.



Ils restèrent ensemble quelque temps, mais un beau jour, il vint à la tête des deux aînés d'aller chercher aventure de par le monde. Ils demandèrent au père leur part d'héritage ; le père les leur distribua, aussi bien qu'à Ti-Chica.

Les grands frères partirent en défendant au petit de les suivre. En route, à un tournant du chemin, ils virent que Ti-Chica les suivait. Ils le rouèrent de coups, lui donnèrent un grand coup de pied, mais Petit Chica les suivait toujours ; ils ne purent s'en débarrasser.

Ils s'arrêtèrent dans une auberge, et prirent pension chez une vieille femme. Ils menèrent une vie de bambocheurs et ne travaillèrent pas. Avec leur part d'héritage ils s'achetèrent des complets de laine, des chevaux, des letchis (1) : bref, toutes choses inutiles, superflues et chères, mais n'en donnaient jamais rien à Ti-Chica à qui ils avaient pris d'ailleurs, le premier soir, sa part d'héritage. Le petit dut coucher à la cuisine où il y a « les trois trois partout » (2), à côté du foyer. Ses cheveux se couvraient de cendres. Ses vêtements se fripaient et s'usaient.



Mais un jour, le Roi du pays chercha un mari pour sa fille. Pour devenir l'époux de la fille du Roi, il fallait remplir

(1) Fruit assez rare aux Antilles.

(2) Expression créole pour le foyer.

certaines conditions. Il fallait être un beau « chevalier » (1) et pouvoir sauter, à cheval, par dessus le château du Roi. De chaque côté du palais il y avait un précipice. Tous les cavaliers qui avaient essayé, tombaient dans le premier précipice, parce qu'ils prenaient mal leur élan.

Les frères de Ti-Chica voulurent prendre part au concours, mais, déjà, leur argent ne suffisait plus pour s'équiper, et ils durent faire un emprunt.

Naturellement, ils ne surent pas réussir l'épreuve ; ils tombèrent dans le précipice ; ils en furent quittes : l'un pour un bras cassé, l'autre un pied cassé, et ils revinrent en piteux état. Petit Chica, qui n'était jamais sorti, que l'on tenait comme « confit en boîte », apprit la chose par ses frères ; il entendit qu'ils en parlaient. Il se dit : « Voici le moment d'appeler à mon secours les chevaux célestes. »



Il sortit de la maison, profitant de l'absence de ses frères, chipa 50 centimes à la vieille femme, et acheta de l'encens et du benjoin. Il alla dans une vieille écurie, prit en main une des touffes de poils que lui avaient données les chevaux : celle du troisième cheval, du cheval café au lait ; il alluma l'encens et le benjoin et récita la formule que lui avaient apprise les chevaux.

Sitôt finie la prière, il vit apparaître le cheval café au lait bien sellé, portant sur la selle le costume d'un beau chevalier. Ti-Chica mit le costume et fut « changé de figure ». Il n'était plus un petit être chétif ; il était maintenant un fringant cavalier. Il monta sur le cheval qui l'emporta au galop, et arriva près de la maison du Roi. Il y avait beaucoup de monde assemblé là, pour voir les concurrents. Parmi eux, il y avait aussi les frères de Ti-

(1) Un cavalier.

Chica. On n'avait jamais vu un si beau cavalier, ni un si beau cheval.

D'un bond, le cheval franchit les précipices et le Palais. Puis cheval et cavalier disparurent dans une sorte de nuage. En une seconde, le cheval rapporta Ti-Chica là où il était venu le prendre.



Ti-Chica s'empressa de rentrer à l'auberge. Un instant après, ses frères revinrent. Ils parlaient du beau cavalier et du cheval inconnu. Ils bousculèrent Ti-Chica comme d'habitude, en lui disant : « Tu n'es jamais là pour voir les belles choses. » Petit Chica répondit : « Vous ne m'emmenez jamais. Comment ferai-je pour voir les belles choses ? »

Le second frère répéta : « Une poussière de terre comme toi, comment peux-tu prétendre qu'on t'emmène partout ! »

La conversation s'arrêta là. Mais personne ne connaissait le cavalier qui avait réussi l'épreuve.



Le Roi fit savoir partout que le cavalier devait revenir faire l'épreuve et se présenter au Roi.

Ti-Chica l'apprit par les conversations de ses frères. Il retourna à l'écurie. Cette fois, il emporta la touffe de poils du cheval rouge, et, après qu'il eût dit la prière, le cheval rouge apparut, apportant un costume galonné de rouge. Ti-Chica endosse le costume, monte sur le cheval qui lui recommande de ne pas se présenter au Roi après l'exploit, arrive devant le précipice, prend son élan et saute. Tout le monde attendit qu'il vint se présenter, mais, comme la fois précédente, il disparut dans un nuage.

Le cheval alla le déposer à l'endroit où il l'avait pris. Ti-Chica retourna chez ses frères qui n'étaient pas encore

rentrés. A leur retour, ils le traitèrent encore une fois fort mal, lui disant : « Tu n'es qu'un avorton, tu n'es pas fait pour être un homme. Si tu avais vu le noble cavalier qui a si bien enjambé le palais, tu serais devenu fou d'admiration. Tu aurais perdu la tête. » Ti-Chica répondit : « Ce n'est pas de ma faute. »



Cette fois, le Roi se fâcha, et il fit publier que le cavalier devait refaire l'épreuve encore une fois.

Et il disposa des soldats près du palais ; ils devaient, au moment de l'enjambée, tirer un coup de fusil, pour blesser, non tuer, mais blesser le cavalier. Ils tiraient avec des balles spéciales, portant le sceau royal. On pourrait ainsi retrouver le cavalier, à l'aide du projectile que les médecins du Roi retireraient du corps du blessé.



Le lendemain, Ti-Chica appela le cheval blanc ; il apparut, portant dans sa bouche un costume blanc galonné d'or. Ti-Chica endossa le costume, enjamba le cheval, et le cheval l'avertit quelle épreuve l'attendait, et que la blessure le trahirait, mais lui apporterait aussi le bonheur.

Ti-Chica partit, prit l'élan, sauta. Une balle l'atteignit au genou droit, mais au lieu de disparaître dans un nuage comme les deux premières fois, le cheval se retourna, et Ti-Chica put voir, à sa fenêtre, la fille du Roi qui contemplait le chevalier.

Le cheval le porta sous la fenêtre de la Belle, et il put donner à la fille du Roi la bague de fiançailles que le cheval lui avait apportée. La fille du Roi se pencha vers lui et l'embrassa. Puis le cheval, après avoir porté Ti-Chica à l'écurie, disparut.

Ti-Chica boitait et se rendit aussitôt qu'il put chez ses

frères. Sitôt arrivé, il se coucha. Les frères rentrèrent bientôt et s'entretenaient du nouvel exploit, oubliant tout à fait de s'occuper de Ti-Chica qui avait la fièvre.



Le lendemain, les médecins du Roi, après avoir visité toutes les maisons, vinrent aussi chez les frères de Ti-Chica ; mais ils partirent sans trouver le blessé.

Après avoir fait un recensement, les secrétaires du Roi trouvèrent qu'il manquait au nombre des habitants un homme de l'âge de 21 à 22 ans.

Les médecins du Roi refirent une enquête sérieuse, et revinrent chez les frères de Ti-Chica, en leur disant : « N'avez-vous pas un autre frère ? » Les frères se hâtèrent de dire : « Nous avons bien un frère : c'est Ti-Chica. Mais il ne compte pas ; il ne faut même pas lui parler. C'est « poussière de terre », ce n'est pas un homme. » Par ordre du Roi, les médecins dirent : « Il faut quand même le voir. » Ils appelèrent Petit Chica qui grelottait de fièvre, mais il ne pouvait pas venir à cause de sa blessure.

Un des frères, le cadet, l'empoigna par la peau du dos, et le lança devant les médecins qui découvrirent sa blessure et la balle marquée au sceau du Roi.

Les frères s'évanouirent d'étonnement, et s'agenouillèrent devant lui, lui demandant pardon de toute leur méchanceté.

Petit Chica leur pardonna et alla avec les médecins auprès du Roi, vêtu de son costume souillé et déchiré, les cheveux pleins de cendre, et ses pieds pleins de chiques.

Au milieu du voyage, il s'excusa un moment et appela son cheval blanc qui répondit à son appel, et Petit Chica fut instantanément transformé en un beau cavalier, vêtu d'un riche costume tout chamarré d'or.



Il arriva à la cour du Roi, descendit du cheval et se présenta au Roi qui le reçut en grande pompe. Il y eut de beaux discours, et, à la fin, ils fixèrent la date du mariage.

En attendant ce jour, Petit Chica allait voir sa bien-aimée.

Chaque fois, Ti-Chica, qui resta un beau cavalier, faisait appel à ses trois chevaux qui arrivaient, attelés à un beau carrosse dans lequel il promenait sa mie.

Les frères, le jour du mariage, étaient les cavaliers d'honneur, et Ti-Chica fut conduit à l'église dans le beau carrosse que traînaient ses chevaux.

On dit qu'il y avait tant de monde que le Roi fit construire une immense tente pour recevoir les convives.

Ti-Chica eut soin de faire venir à sa noce son vieux père, et lui donna une place d'honneur ainsi qu'à ses frères.

On tua par douzaines les bœufs ; les rakoons (1) par centaines. On dansa sept jours et sept nuits. Tout le monde était ivre.



(1) Rakoon : raton laveur, gibier apprécié par les Hindous de Guadeloupe.



BARBE-BLEUE



Il y avait une fois, dans un village, un Diable très puissant et très cruel. On l'appelait Barbe-Bleue.

Il enlevait les jeunes filles qui lui plaisaient, les épousait, puis il les mettait à mort pour les manger. Il en avait mangé déjà plus de cent. Les hommes du village avaient essayé de le combattre, de le tuer ; personne n'était assez fort pour le vaincre et délivrer le village de cet ogre.

Un jour, il entra dans une famille où il y avait plusieurs filles. Il choisit la plus belle et l'enleva. La jeune fille avait deux frères qui étaient partis dans un pays lointain.

De retour en son palais, le Diable donna à sa nouvelle femme sept clefs ; c'étaient les clefs des chambres du palais. Il lui recommanda de visiter toutes les chambres, sauf la dernière dont il lui donna néanmoins la clef, tout en insistant sur la défense d'ouvrir jamais cette chambre-là.

Puis Barbe-Bleue partit en voyage.



Restée seule, sa femme prit soin de la maison, visita toutes les pièces, l'une après l'autre, pour tout bien

ranger, tout bien épousseter. Et, soit oubli, soit curiosité, un jour elle alla ouvrir la porte défendue.

Il faisait très noir dans la pièce. Elle y entra cependant, et son pied vint buter contre une terrine qui était posée sur le plancher.

Cette terrine contenait du sang : le sang des précédentes victimes de Barbe-Bleue.

Quand son pied heurta la terrine, un caillou que, par hasard, elle tenait à la main, lui échappa et tomba dans la terrine. Le sang jaillit et lui éclaboussa le visage. Il se dégageait du sang une odeur nauséabonde.

Elle eut peur et sortit de la chambre. Elle alla trouver sa servante et lui raconta ce qui venait de lui arriver. Celle-ci lui conseilla de se laver la figure avec de la cendre délayée dans de l'eau.

Aidée de sa servante, elle se lava, mais en vain : les taches de sang ne se laissèrent pas enlever, et l'odeur continua à se dégager.

Alors, la femme de Barbe-Bleue se mit à pleurer ; elle n'en dormit pas la nuit. Elle se souvint de la défense, et comprit qu'un châtement terrible l'attendait. Cependant, elle prit la résolution de révéler sa désobéissance à son mari.



Le lendemain, Barbe-Bleue revint de voyage. Elle n'osa pas s'approcher de lui pour le saluer. Mais il l'appela et voulut être embrassé.

Elle eut peur et n'osa pas approcher son visage de celui de son mari. Elle lui donna seulement la main, mais Barbe-Bleue l'attira vers lui pour l'embrasser.

Alors, il sentit l'odeur du sang et la repoussa, disant : « Tu m'as désobéi : il faut que tu meures. Va t'habiller au galetas, et fais vite, car le châtement doit être prompt. »

Barbe-Bleue ne pouvait pas lui-même monter au galetas,

car cette partie de la maison était réservée aux femmes. Sa femme y monta avec sa servante pour faire sa toilette avant de mourir.



Depuis longtemps, la femme de Barbe-Bleue gardait deux pigeons dans sa chambre.

Quand elle fut arrivée dans sa chambre, elle écrivit une lettre pour ses deux frères qui étaient au pays lointain, leur contant sa misère et le terrible danger dans lequel elle se trouvait. Elle confia le message à l'un de ses pigeons qui partit à tire-d'aile.

Barbe-Bleue, dans l'impatience de sa cruauté, appela au bas de l'escalier : « Ma femme, voulez-vous descendre ! » Elle répondit : « Oui, mon mari, je mets mes bas. »

Barbe-Bleue attendit un peu, puis, de nouveau, il cria d'en bas : « Ma femme, voulez-vous descendre ! » Elle répondit : « Oui, je mets mes souliers. »

Et Barbe-Bleue, de nouveau, attendit un peu, puis reprit la même question, à laquelle sa femme répondit : « Oui, oui, je mets ma chemise. »

Il attendit à nouveau, puis appela à nouveau. Elle répondit : « Oui, oui, tout de suite, je mets ma robe. »

Barbe-Bleue attendait toujours. Au bout d'un instant, il appela à nouveau. Elle répondit : « Oui, oui, justement je suis en train « d'amarrer » ma tête (1), de mettre mon madras (2). »

Elle disait tout cela, mais elle n'en faisait rien ; elle pleurait des larmes amères, et ne bougeait pas. Elle attendait que ses frères vinsent la délivrer.

(1) Expression créole.

(2) Mouchoir multicolore, importé de Madras.

Sa servante était à côté d'elle, et regardait par la fenêtre, et surveillait la route.

Chaque fois que la femme avait répondu à Barbe-Bleue, elle se tournait vers la servante et lui demandait : « Ne vois-tu rien venir encore ? » Chaque fois, la réponse était : « Non, je ne vois rien venir. »



Mais à la fin, la servante vit au loin, sur la route, la poussière que soulevaient les chevaux des frères qui approchaient au galop, et en prévint sa maîtresse.

Alors celle-ci se mit à s'habiller.

Pendant que les cavaliers approchaient, Barbe-Bleue tempêtait, frappait du pied, déchirait ses vêtements et criait : « Ma femme, voulez-vous enfin descendre ! »

Quand sa femme vit les cavaliers tout près de la maison, elle se mit lentement à descendre les marches. A chaque marche elle s'arrêtait, versant des larmes.

Lorsqu'elle arriva à la dernière marche, et que Barbe-Bleue alla la saisir, ses frères apparurent à la porte, et s'élançèrent sur l'ogre. Avec leur sabre, ils le taillèrent en pièces, et ses membres de voler : une main par-ci, un bras par-là.

Mais pendant qu'ils le hachaient ainsi, Barbe-Bleue disait :

- « Jambe coupée, recollez-vous !
- « Bras coupé, recollez-vous !
- « Tête hachée, recollez-vous !
- « Moëlle éparpillée, rassemblez-vous !
- « Intelligence perdue, revenez ! »

et aussitôt les membres détachés se recollaient. Et les deux frères continuèrent longtemps à hacher et à tailler, et ne purent arriver à tuer « le vilain bougre ».

Quand ils virent qu'il n'y avait pas moyen d'en finir

avec lui, il comprirent qu'ils avaient affaire au Diable. Alors ils versèrent de l'eau bénite sur les morceaux épars de son corps, qui ne purent plus se recoller ; ils purent ainsi, enfin, achever de le tuer.



Après avoir délivré leur sœur, ils se partagèrent les richesses de Barbe-Bleue, et ils furent admirés et portés en triomphe, car personne n'avait pu arriver à débarrasser le village de ce scélérat.

Leur sœur épousa le fils du Roi, et les deux frères épousèrent les deux filles du Roi. Il y eut une triple noce. On tua des cheyaux, des moutons, des éléphants, des crocodiles ; on joua au cirque, on dansa au son du tam-tam. Tout le quartier était invité ; les jeunes filles s'habillèrent en matadors (1). On dansa trois nuits et trois jours ; on but du vin et du rhum : on en vida 20 barils.

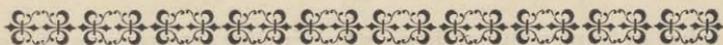


Moi aussi, j'ai été à la fête.

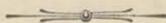
Je m'y suis tellement amusé, j'ai mangé tellement de bonnes choses, que j'en suis encore rassasié : c'est de là que me vient la force qui me permet de venir vous conter cette histoire.



(1) Le costume des femmes créoles.



CENDRILLON



UNE mère avait deux filles dont l'une était belle et l'autre laide. La mère préférait la Laide. Elle faisait tout pour empêcher la Belle de se marier ; elle menait la Laide à tous les bals, laissant la Belle à la maison, et elle devait laver le linge, récurer la case, faire cuire le manger, faire tout le travail, tandis que la Laide ne faisait jamais rien.



Un jour, la mère dit à la Belle : « Voici un paquet d'aiguilles et d'épingles mélangées ; il faut les démêler et les ranger pendant que nous serons à la messe » ; et elle partit avec la Laide à la grand'messe. Il y avait, naturellement, aussi le ménage à faire.

Quand sa mère fut partie, la jeune fille alla prendre de l'eau à la fontaine. Là, elle rencontra une vieille femme qui lui dit : « Mon enfant, pourquoi pleurez-vous ? » Elle répondit : « Ma mère m'a donné beaucoup de travail à

faire, et je n'en finirai jamais de démêler les épingles et les aiguilles. Et si, à son retour, je n'ai pas fini, elle me battra. »

Alors, la vieille lui donna une petite baguette, et lui dit : « Tu n'auras qu'à dire : par cette petite baguette, faites que j'aie ce que je désire ! »

La Belle prit la baguette et retourna à la maison, toute joyeuse. Elle regarda la baguette et dit : « Faites que la maison soit bien rangée et que les épingles et les aiguilles se séparent ! » Tout fut fait selon son désir.

Quand sa mère revint de la messe, elle fut étonnée de voir que tous les travaux étaient finis.



Le dimanche suivant, en partant pour la messe, elle donne à faire plus de travail encore que la première fois. Cette fois, la Belle fit ses travaux en un tournemain, grâce à la baguette, et, quand tout fut rangé, épousseté, bien en place, elle demanda à sa baguette de beaux vêtements pour s'habiller, et un joli carrosse pour la conduire, elle aussi, à la messe.

Quand elle arriva à l'église, tout le monde la regarda. On la prenait pour une princesse, tant elle était jolie.

Mais elle partit un peu avant la fin de la messe, et quand sa mère rentra, la Belle, comme toujours, portait sa robe de travail. La mère lui dit : « Si tu avais été à l'église, tu aurais vu une princesse. » La fille ne répondit rien.



Le dimanche suivant elle eut encore plus de travail, mais la baguette fit tout en un clin d'œil. Et sa mère n'était pas arrivée que, déjà, le carrosse s'arrêta devant l'église. Elle était encore plus belle que le premier

dimanche, et tout le monde l'admira. Elle repartit un peu avant la fin de la messe.

Mais, en descendant les marches de l'église, un de ses souliers tomba. Comme elle était pressée d'être rentrée avant sa mère, elle ne le ramassa pas.



On trouva le soulier, et on l'apporta au Roi qui déclara que la jeune fille à qui appartenait ce soulier serait la femme de son fils.

Le Roi fit donc chercher, dans tout le pays, la femme qui pourrait chausser ce soulier.

Les messagers du Roi avaient déjà visité toutes les maisons, et fait essayer le soulier à toutes les jeunes filles du pays. Aucune n'avait pu le chausser.

Il ne restait plus que la maison de la mère des deux filles à visiter. Quand les messagers du Roi vinrent, ils lui demandèrent où étaient ses deux filles. Elle ne montra que la Laide, disant que l'autre était absente. La Laide essaya la chaussure, mais elle ne put y entrer, et les envoyés du Roi allaient partir quand ils entendirent le perroquet dire : « La Belle est sous la baille ! (1) »

La mère voulut faire taire le perroquet. En vain ! Elle voulut le chasser ; mais il s'obstinait à répéter : « La Belle est sous la baille ! » Finalement, les envoyés du Roi avisèrent un baril retourné, et, en effet, la Belle était dessous. Ils lui essayèrent le soulier, qui la chaussa sans effort.

La mère, voyant cela, en devint comme folle de colère, mais cela ne lui servit à rien.



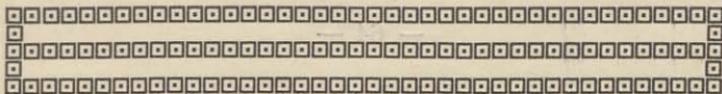
(1) Le baril, en créole,

Quelques jours après, fut célébré le mariage de la Belle avec le fils du Roi, et la mère, ainsi que la Laide, durent les servir comme leurs domestiques.

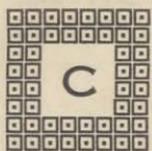


III ■■■ FABLES

LE ROMAN DE ZAMBA ET DE LAPIN



Lapin fait sa monture de Zamba



'ÉTAIT au temps où les bêtes parlaient.

Alors vivaient deux bons camarades : Compère Zamba, une grosse bête, un peu glouton, un peu sot, tellement sot, que son compagnon inséparable, Compère Lapin Blanc, avait envie, tout le temps, de lui jouer quelque mauvais tour.

En ce temps-là, ni l'un ni l'autre n'était encore marié ni chargé d'une nombreuse famille. C'était au temps où ils faisaient leur cour aux dames.

Lapin, qui est petit et chétif, avait l'esprit inventif et savait adroitement tourner un compliment. Mais Zamba plaisait aux dames, parce qu'il était beau garçon, au cou fin, à la tête petite, aux cheveux lissés au cosmétique, à la jambe nerveuse.

Il courtisait Mademoiselle Sapotille à qui il plaisait, et Lapin en avait du dépit, car Mademoiselle Sapotille lui plaisait beaucoup.



Un jour, après avoir guetté le départ de Zamba, Lapin dit à Sapotille : « Vous aimez donc tant que ça ce Zamba !

ce rustre, ce lourdaud. Mais voyons, il n'est pas digne de vous. C'est un rien du tout, un moins que rien, Zamba ! Je me fais porter par lui comme par mon cheval, et je le fouette comme mon petit. »



Quand Compère Zamba revint faire sa cour à Sapotille, elle le reçut avec un peu de froideur, et lui rapporta le discours de Lapin.

Zamba en fut très chagrin. « Lapin, mon compère, en qui j'ai confiance comme en un frère, plus qu'en un frère, dire cela de moi ! mentir ainsi ! Il me le paiera ! Je vais le chercher, je vous le ramène ici ; il faudra bien qu'il rétracte ça ! »

Et le voilà parti, courant chez Lapin.

Il court très vite ; il est vraiment très fâché et très pressé de laver cette tache sur son honneur. Il ne s'arrêta pas en chemin pour lancer des pierres dans les manguiers ; il dédaigna de cueillir les pommes-roses qui embaument de leur parfum de fleur ; il refusa même le punch à la barbadine que lui offrait un voisin hospitalier.



Quand il arrive, piaffant et rouge de colère, chez Lapin, il le trouve couché. Lapin est malade, très malade, il a l'haleine horriblement mauvaise, et grelotte de fièvre ; le lit en tremble ; il a une fluxion de poitrine, pour le moins ; il gémit et se plaint.

La colère de Zamba tombe un peu à ce spectacle lamentable. Et Lapin lui parle d'une voix affaiblie : « Ah ! mon compère, mon pauvre Zamba, tu arrives au bon moment : je meurs de fièvre et de frisson ! »

Mais Zamba n'écoute que son impatience et dit : « Ce

n'est pas de cela qu'il s'agit, compère Lapin ! Tu as dit du mal de moi à Sapotille, tu as dit que tu montais sur mon dos comme sur ton cheval, et que tu me fouettais comme ton petit ! Il faut venir avec moi pour qu'on tire au clair cette affaire-là tout de suite. »

Et Compère Lapin, tout dolent, de répondre : « Ah ! Compère Zamba, je t'aime bien ; mais comment ferais-je pour aller avec toi ; je ne peux pas marcher : je suis trop faible ; la fièvre me tue ! Si vraiment tu veux que je vienne avec toi, il faut me porter sur ton dos. — Eh bien soit, dit Zamba, dépêche-toi de te lever. »

« Oui, répondit Lapin, mais pour me tenir sur ton dos, comment ferai-je ? Il me faudrait une selle pour être bien assis, et il faudrait aussi le mors et les guides pour que je puisse bien me tenir. — Mais oui, soit, mets une selle, je prendrai le mors, et tu te tiendras aux guides ; mais fais vite, pour qu'on arrive. »

« Oui, répondit Lapin, mais j'ai les jambes si faibles qu'il me faudrait aussi des étriers pour être tout à fait d'aplomb ! — Soit, dépêche-toi ; mets les étriers et les éperons si tu veux, et ne perdons pas de temps. »

Et Zamba se laissa, avec un peu d'impatience, certes, mais sans penser à rien, harnacher comme un cheval. Lapin sauta sur son dos, et les voilà partis à franc étrier ! Zamba a la hâte d'arriver. Lapin, sur son dos, rit doucement ; il est guéri de sa fluxion de poitrine, brusquement ; et, en passant près d'un tamarinier, Lapin casse une branche flexible, et quand on est en vue de la case de Sapotille, il se met à fouailler les flancs de Zamba avec la baguette, à lui travailler les côtes des éperons en criant : « Hue, mon cheval ! »



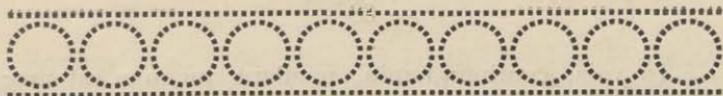
Ils sont devant la porte de Sapotille, et Lapin descend de sa monture ; et à Sapotille qui s'avance vers eux, il

montre Zamba, muet de colère furieuse, et dit : « Je vous avais bien dit que Zamba était ma monture, et que je le battais comme mon petit ! »

Et tous deux de rire du pauvre Zamba.

Quand Zamba retrouva la parole, il essaya de s'expliquer, mais ils ne firent que rire de lui, et il les laissa pour aller réfléchir à une vengeance.





Zamba et Lapin vendent leur mère au marché



I l y avait une fois une grande famine. Compère Zamba, qui est glouton et vorace, souffrait terriblement de n'avoir plus rien à manger. Et son voisin, Compère Lapin, qui pourtant est bien petit et ne mange guère, subissait, lui aussi, durement, les effets de la crise.

Parfois, les deux compères se rendaient visite pour parler de leur pénible situation.



Lapin a l'esprit ingénieux. Un jour, il dit à Zamba : « Mon cher compère, notre mort est proche : la faim nous tue. Il nous est bien difficile de trouver de la nourriture pour nous, et il ne nous est plus possible d'entretenir des bouches inutiles. Nous avons, toi et moi, une vieille mère. Elles sont à demi-mortes de vieillesse et de privations. Bientôt elles nous feront pleurer sur leurs tombes. Ah ! compère, cette perspective n'est pas gaie, n'est-ce pas ? »

« C'est désolant », répondit Zamba, et il se mit à sangloter.

« Tu vois, continua Lapin, pendant que mon estomac crie, mon esprit se torture pour trouver remède à la situation. La Providence m'a suggéré un moyen de sortir d'embarras. »

« Oh ! parle vite », s'écria Zamba en joignant ses pattes d'un air suppliant.

« Oui, mais c'est un remède douloureux. Seulement que veux-tu ? Nos deux vieilles mères, juste bonnes à mourir, si nous les gardons, pourraient nous être utiles, si nous les vendions. L'argent que nous rapportera le marché nous procurera quelques provisions pour notre subsistance. Si tu acceptes cette solution, inutile de le dire : nous partagerons en frères. »

Zamba avait bondi d'horreur quand Lapin lui avait parlé de vendre sa mère. C'était un fils affectueux. Mais il sentait aussi l'aiguillon de la faim, et il pensait aux provisions que le produit de la vente leur permettrait d'acheter. Il soupira bien un peu, mais il accepta.

Les deux compères prirent rendez-vous pour le lendemain matin. Chacun devait amener sa mère bien garrottée pour la conduire au marché de la ville.



Le lendemain matin, tout le monde fut exact au rendez-vous. Zamba tirait sa mère qu'il avait si bien serrée et liée avec un énorme câble acheté exprès, à la boutique, que la pauvre vieille pouvait à peine marcher.

Lapin, au contraire, tenait la sienne en laisse, liée d'un brin de « bois patate marron » (1), et elle trottait allègre derrière lui.

(1) Bois patate marron : liane, ressemblant à la plante de patates, et dont les longues tiges servent de ficelle.

Zamba, la voyant ainsi, dit à Lapin : « Est-ce que ta mère est bien docile ? — Mais oui, la vieille a toujours été raisonnable », répondit Lapin.

La petite troupe se mit en route et, chemin faisant, Lapin faisait venir l'eau à la bouche de Zamba en lui parlant de toutes les bonnes choses qu'ils achèteraient au marché. Toutefois, Zamba le pria de parler d'autre chose.

Le but approchait, et Zamba ne put s'empêcher de hâter le pas, et il prit les devants. Soudain, il entendit Lapin s'écrier : « Bon Dieu Seigneur, la Vierge Marie ! Ma mère est partie ! »

Zamba, se retournant, le vit se relever, le derrière blanc de poussière, et la mère de Lapin détalant si vite, si vite. On n'en voyait plus que le petit bout blanc de sa queue.

« Ah ! mon Dieu, que ferai-je maintenant ! » Lapin, en proie au plus horrible désespoir, pleurait et se lamentait.

« Allons, ne te désole pas, ami, dit Zamba ; la mienne nous reste, et nous partagerons le produit de la vente comme c'était convenu. Mais pourquoi, diable, ne t'es-tu pas méfié de ta mère et de cette ficelle en bois patate ! — Je n'y ai pas pensé », dit Lapin, d'un air navré.

Et Zamba, par précaution, serra un peu plus fort le câble qui liait sa mère dont les gémissements montèrent en notes aiguës.

Enfin, on arriva à la ville. Ils vendirent la mère de Zamba, et purent, avec l'argent, acheter des provisions pour plus d'un mois, surtout des pistaches (1), sur le conseil de Lapin.

Ils commencèrent par manger à leur faim, surtout Zamba qui a besoin de manger beaucoup. Lapin fut un peu plus prudent et ne se surchargea pas trop l'estomac.

Malgré la brèche que l'appétit de Zamba avait faite dans

(1) Pistaches : cacahuètes,

le tas de provisions, il leur en resta encore tant, qu'il fallut acheter un âne et une charrette pour tout emporter.



Ils prirent le chemin du retour, et Zamba avait déjà oublié ses remords.

Voilà qu'en marchant, Zamba éprouva un de ces besoins auxquels la nature est sujette. On traversait justement une forêt épaisse, et le chemin était défoncé par les pluies. Zamba disparut donc pour un moment dans les fourrés, et Lapin, pudique, lui recommanda d'aller bien au fond de la forêt.

Resté seul, Lapin arrêta le petit âne, lui coupa les deux oreilles et la queue, puis le conduisit à l'écart avec la charrette, et cacha le tout dans un fossé profond, prenant bien soin de couvrir de branches les provisions, la charrette et l'âne mutilé.

Puis il revint à l'endroit où Zamba l'avait quitté. Là, il planta dans la boue les deux oreilles et la queue de l'âne, en calculant bien la distance entre la queue et les oreilles.

Puis il se mit à hurler : « Compère Zamba, Compère Zamba ! Accoure vite ; un malheur est arrivé ! »

Zamba arriva en soufflant.

« Regarde, dit Lapin, l'âne s'est enfoncé dans la boue. Il faut l'en tirer, sinon nous sommes perdus. Tire par les oreilles, toi ; moi, j'essaierai de tirer sur la queue. »

Zamba tira de toutes ses forces, et il alla rouler sur son derrière, les oreilles de l'âne dans ses mains.

Lapin, qui n'avait fait que semblant de tirer, dit : « Ah, Compère Zamba, que tu es bête, tu as arraché les oreilles de l'âne ; maintenant, il ne reste plus que la queue pour tirer. Viens m'aider, mais fais bien attention. »

Zamba tira un peu ; il ne fallait pas tirer très fort pour que la queue lui restât en mains, comme les oreilles.

Alors Zamba, atterré, regarda les oreilles et la queue arrachées, se grattant la tête, pleurant de savoir les provisions englouties dans la boue.

Il avait, tout d'un coup, l'air malade et vieilli ; il chancelait comme ivre de chagrin. Lapin faisait route à côté de lui, pleurnichant, et la voix geignarde, mais riant sous cape.

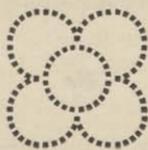


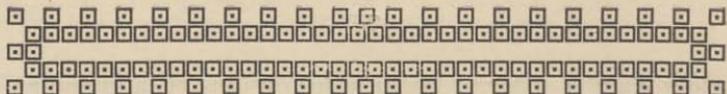
La nuit, il revint avec sa mère à l'endroit où il avait caché la charrette, les provisions et l'âne.

Mais, cette fois, sa ruse ne lui avait pas si bien réussi qu'il croyait.

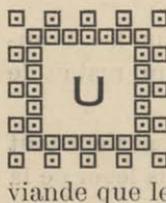
Quand il arriva au fossé, il ne trouva, sous les branchages, que quelques morceaux de fer : ce qui restait de la charrette.

Les fourmis rouges avaient passé par là et avaient tout dévoré : l'âne et les provisions et même le bois léger de la charrette.





Zamba et Lapin tuent un bœuf du Roi

 Un jour, Lapin, qui était le parrain d'un des fils de Zamba, invita son filleul à diner, et lui donna à manger de la bonne viande bien grasse. Quand l'enfant le quitta, il lui donna même pour son père un peu de viande que le petit Zamba emporta dans une dent creuse.

Arrivé chez lui, il donna la viande à son père, qui la trouva bien bonne, mais déplora qu'il y en eût si peu. Il en était resté un peu au fond de la dent creuse, et Zamba prit une clef et arracha la dent de son fils pour prendre le petit reste de viande.



Quand il rencontra Lapin, il s'empressa de lui demander où il avait pris cette belle et bonne viande. Lapin lui dit : « Viens demain, avant le jour, au premier chant du coq, et je te conduirai à l'endroit où je la prends. »



Zamba fut plus qu'exact au rendez-vous. Il vint déjà à onze heures du soir, se percha sur un corrosolier, et

imita le chant du coq. Lapin se réveilla très fâché, disant : « Ce n'est pas le coq : c'est toi qui as chanté, Zamba. Va te coucher, et tu reviendras quand une bonne vieille femme aura toussé. »

Zamba alla chez sa grand'mère, la réveilla et lui donna une fessée : ce qui fit tousser la pauvre vieille. Et il revint. Lapin n'avait pas eu le temps de s'endormir que déjà il était de retour, disant que la vieille avait toussé. Lapin le renvoya encore ; mais il finit par céder à l'impatience de Zamba qui ne le laissa pas dormir de la nuit.



Ils se mirent donc en route à 4 heures du matin, et Lapin le conduisit au pré du Roi où paissaient les bœufs du Roi.

Lapin dit à Zamba : « C'est dans le ventre des bœufs du Roi que je prends la viande dont tu as mangé. Voici comment il faut faire. Nous allons entrer tous deux dans le ventre d'un bœuf, et puis, de nos mains, tout doucement, nous creuserons, toi d'un côté, moi de l'autre ; nous détacherons la bonne graisse et la chair tendre sur les côtes du bœuf. Mais il faut y aller doucement et ne pas se tromper de direction, sinon le bœuf mourrait. Maintenant, en cas d'accident, voici ce qu'il faut faire : il faut, si nous sentons que le bœuf vient à tomber, nous glisser : toi, qui est grand, dans la panse à caca qui est grande, et moi, qui suis petit, dans la panse à pipi qui est petite. »

Zamba écouta bien, autant qu'il put dans son impatience, puis ils se glissèrent dans le ventre du bœuf. Chacun de son côté, ils se mirent à creuser et à détacher la graisse de ses côtes.

Et le bœuf se mit à maigrir ; il maigrissait, il dépérissait, et personne ne savait pourquoi. Finalement, le bœuf s'abattit dans le pré, car Zamba, trop glouton, avait creusé trop vite et avait touché le cœur du bœuf. Les deux com-

pères se glissèrent chacun dans sa cachette : Lapin dans la panse à pipi, Zamba dans la panse à caca.



Le Roi, averti de l'accident qui était arrivé à son bœuf, arriva dans le pré et fit ouvrir la bête pour voir de quoi elle était morte.

Il faut savoir que la panse à pipi c'est tout ce qu'il y a d'immangeable dans les intestins : le fiel, la vessie.

On jeta donc la panse à pipi ; elle tomba et éclata avec un clic. Et Compère Lapin en sortit, et faisant comme s'il passait juste par là, il dit : « Comment, vous jetez des choses sales comme ça sur moi, qui passe : le fiel, la panse à pipi de ce bœuf ! »

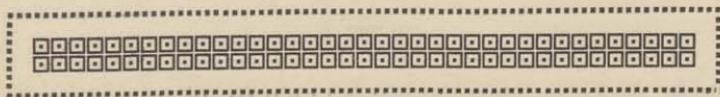
On lui fit des excuses, et il s'en alla, riant une fois de plus, emportant même un beau morceau de viande qu'on lui avait donné pour calmer sa colère.

La panse à caca, c'est tout ce qu'il y a de bon dans les intestins : le gras double, les tripes. C'est ce qu'on ne jette pas.

Et quand on arriva à découper la panse à caca, on y découvrit Zamba.

Et l'on dit : « C'est Zamba qui a tué le bœuf du Roi. » Et on le roua de coups, et on le battit tellement, tellement qu'il faillit bien y rester cette fois.





Zamba et les œufs de Canéfiges



UNE année, pendant le carême, quand la chaleur et la sécheresse étaient plus grandes que d'ordinaire, Zamba souffrait énormément de la rareté des vivres. Il avait mauvaise mine, il maigrissait à vue d'œil, ses jambes ne le portaient plus, et chez lui, tout le monde mourait de faim.

Son compère, Lapin, chaque fois qu'il le voyait, l'étonnait par sa mine florissante.

Zamba se dit en lui-même : « Par ce temps de misère, Lapin est bien gros et gras et vaillant. Qu'est-ce qu'il peut bien manger pour être en si bonne forme ? »



Pour découvrir le secret, il envoya son petit, à l'heure du déjeuner, chercher un peu de feu chez Lapin.

Comme ce jour-là le repas de Lapin était un peu en retard, le petit se contenta de prendre le feu et se remit en route pour retourner chez son père. Mais, ayant marché un peu, assez loin pour ne pas être vu par Lapin et les siens, il jeta la braise dans une flaque d'eau qui se trouvait

là, et revint en pleurant dire à Lapin de lui donner encore une fois un peu de feu ; que l'autre s'était éteint.

Lapin lui donna du feu et un morceau d'omelette d'œufs de Canéfices (1) — car entre temps le repas avait été préparé —, en lui recommandant bien de le manger et de ne rien en dire à son père.

L'enfant promit de garder le secret. Il mangea un peu et mit en réserve un tout petit bout derrière son oreille.

Arrivé à la maison, il jeta le feu dans le foyer, courut à son père et lui dit : « Regarde la bonne chose que Compère Lapin m'a donnée. » Zamba prit le petit morceau d'œuf, le goûta, le trouva délicieux et poussa un grand cri d'étonnement : « Ah ! ah ! Compère Lapin c'est un cachottier, un avare ; il sait que, par ce temps de carême, nous n'avons rien à manger, et il ne nous donne pas le moindre petit secours. »



Zamba s'habilla et alla immédiatement trouver Lapin. Lorsque Lapin le vit arriver, il dit : « J'avais pourtant recommandé à l'enfant de ne rien dire à son père ! »

Zamba lui expliqua : « Compère, je suis venu auprès de vous pour vous demander de me prêter quelques vivres, car nous avons tellement faim ! Nous sommes grands et forts, nous avons tous un appétit robuste, et, depuis des semaines, il n'y a rien à manger. »

Lapin répondit : « Je veux bien vous venir en aide, mais je crains que vous ne me trahissiez. Vous êtes tellement bêtes que, quand vous vous perdrez, vous êtes bien capables de me perdre aussi. »

Mais Zamba le pria tant qu'il finit par céder à ses prières et lui dit : « Ce que tu as mangé, ce sont des œufs de

(1) Oiseaux fabuleux.

Canéfices. Je t'emmènerai là où on prend les œufs, mais ce ne pourra être que demain à quatre heures du matin. Zamba promit d'être à l'heure.



Ils partirent à l'heure dite. Lapin conduisit Zamba au bord du rivage où, sur plusieurs centaines de mètres, il y avait des nids de Canéfices. Arrivé à l'endroit, Lapin dit à Zamba : « Compère, regarde comme je fais : dans un nid où il y a dix œufs, j'en prends deux ; quand il y en a vingt, j'en prends quatre. » Zamba répondit : « Ne t'inquiète pas de moi, compère, je saurai faire. »

Naturellement, il ne tint pas compte des recommandations de Lapin ; d'un geste empressé, il dépouilla tous les nids de tout leur contenu, même ceux dans lesquels Lapin avait déjà pris sa part.



Lorsque les oiseaux vinrent pondre, ils trouvèrent leurs nids dévastés. Ils se réunirent autour de leur Roi et de leur Reine pour se plaindre, et on accusait du vol, les uns, Macaque, les autres Eléphant, d'autres Lapin ou encore Zamba.

Le Roi prit la parole et leur dit : « Lapin est une bête bien trop petite pour causer pareils dégâts. » On discuta longtemps, puis il fut décidé que tout le peuple des Canéfices irait à l'endroit où tous les animaux viennent boire après leur repas. Et un jour fut fixé pour ce voyage.



Au jour convenu, à l'abreuvoir, les Canéfices vinrent observer les animaux.

Le premier qui s'approcha pour boire fut Cochon. Après qu'il eut bu, le Roi des Canéfices lui dit : « Cochon, qu'est-ce que tu as mangé pour venir boire de l'eau ? » Cochon lui répondit : « J'ai mangé des herbes dans les bois, et je suis venu boire. »

Lapin vint aussi se désaltérer. Comme il apercevait tout le peuple des Canéfices, il pensa qu'il pouvait y avoir quelque danger.

Comme Cochon s'était attardé auprès d'un corrosolier, Lapin lui demanda : « Compère Cochon, que font tous ces gens-là ? » Cochon lui répondit : « Ils ne font rien ; ils demandent seulement ce que vous avez mangé avant de venir boire. »

Et Lapin de s'enquérir : « Qu'avez-vous répondu ? » Cochon lui rapporta alors la réponse qu'il avait faite.

Lapin alla à l'abreuvoir. La même question lui fut posée plusieurs fois, parce qu'on connaissait sa malice et ses ruses. Il répondit comme Cochon lui avait enseigné de répondre, et ne se laissa pas prendre. Il put partir son chemin.

D'autres bêtes encore vinrent boire : Eléphant, Macaque, Tigre et Lion.

Zamba arriva enfin, le ventre tout gonflé. Il pouvait à peine marcher. Il but tellement que l'abreuvoir fut presque vide. A son tour, on lui posa la question : « Zamba, qu'est-ce que tu as mangé pour venir boire tant d'eau ? » Il répondit : « J'ai mangé des œufs de Canéfices, et je suis venu boire. » Une seconde fois on lui posa la question et il répondit la même chose. Pour la troisième fois la question lui fut posée, et sa réponse fut pareille. On ne put plus avoir de doute sur sa culpabilité.

Les Canéfices se jetèrent donc tous à la fois sur lui, et le travaillèrent tant du bec et des ongles, qu'il s'en tira non sans grand'peine, et avec bien des plaies et des bosses. Il

avait beau crier : « C'est Compère Lapin qui m'a mis cette idée dans la tête », on le tenait bien et on s'acharnait sur lui.



Quand il parvint à s'enfuir, il alla s'armer d'un gros bâton pour tuer Lapin. Celui-ci, le voyant venir, prit la fuite. A un tournant de la route, il parvint à se cacher. Zamba, interdit, le chercha des yeux. Lapin mit cet arrêt à profit pour grimper dans un palmier.

Zamba passa sous l'arbre sans voir Lapin, car l'idée de lever le nez ne pouvait pas lui venir.

Alors Lapin cria de toutes ses forces : « Zamba ! Zamba ! »

Zamba, qui entendit venir la voix de très haut, crut que c'était le Bon Dieu lui-même qui l'appelait, et il répondit : « Oui Maître. »

La voix céleste reprit : « Qu'as-tu dit que tu ferais à Lapin ? »

Zamba, plus effrayé encore que la première fois, répondit : « Rien du tout, Maître » ; et, tout tremblant, il eut honte de sa colère contre Lapin, et implora : « Mon Dieu, pardonnez-moi. »

La voix alors reprit : « Continue ta route, mais, à l'avenir, ne te risque plus à faire du mal à Lapin. »

Et Zamba retourna chez lui tout rempli de contrition, et les membres meurtris du châtiment que sa gloutonnerie lui avait valu.





Lapin boit le sirop de Zamba

Un jour, compère Zamba voulut planter des patates dans son champ qu'il avait laissé envahir par les hautes herbes, les lianes, les « haziers » (1). Avant de planter, il fallait désherber, sarcler et fourcheter (2). C'était un gros travail, et Compère Lapin, en bon voisin, vint aider compère Zamba dans cette rude besogne.

Les voilà tous deux au travail depuis un bon moment : Lapin au bord, Zamba au milieu du champ ; ils travaillent en silence, tellement ils ont de l'entrain. Soudain, Compère Zamba entendit la voix de Lapin qui disait : « Oui, oui, j'arrive ; attendez un peu. »

Compère Zamba lève les yeux et ne voit personne. C'est pourquoi il demande à Lapin : « Compère Lapin, que dis-tu ? »

Lapin lui répond : « C'était ma voisine ; elle vient juste de partir. Elle m'avait invité à venir au baptême de son

(1) Mot créole : mauvaise herbe.

(2) Bêcher à la fourche-bêche.

filz, aujourd'hui. Je devais même être parrain. Mais puisque tu as aujourd'hui besoin de moi, elle peut bien attendre. Je ne peux pas maintenant laisser le travail pour un ami comme toi.

Zamba était heureux de sentir l'amitié de Lapin. Mais il est bon chrétien, et il dit : « Non, non ; il ne faut pas faire attendre la voisine ; il faut y aller, puisque c'est pour faire d'un enfant un chrétien.



Lapin se laissa persuader et s'en alla. Mais il n'alla pas au baptême. Il prit le chemin de la maison de Zamba. Il savait que Zamba avait acheté une dame-jeanne de sirop. Il en but tant qu'il put et revint au champ.

Zamba fut curieux de savoir le nom qu'on avait donné au filleul de Lapin. Lapin dit : « On l'a baptisé : Au ras-cou (1). »

Tous deux se remirent à couper les « haziers », à fourcher la terre.

Au bout d'un certain temps, Lapin, eut envie de boire encore du sirop. Et de nouveau, Zamba l'entendit dire : « Mais oui, j'arrive tout à l'heure. »

Et Lapin expliqua à Zamba, que son autre voisine avait aussi un enfant à baptiser, dont il devait être parrain. Zamba, de nouveau, l'engagea à ne pas remettre à plus tard de faire d'un enfant un chrétien.

Lapin reprit le chemin de la maison de Zamba et lampa quelques bonnes rasades de sirop.

Quand il revint au champ, Zamba voulut savoir le nom du nouveau chrétien. Lapin dit : « A mitan ! »

Et tous deux se remirent à l'ouvrage.

(1) Au ras du cou.

Après un temps, Lapin recommença le même manège. Encore une fois, Zamba l'engagea à ne pas tarder à faire d'un enfant un chrétien.

Cette fois, il vida la dame-jeanne et la reboucha soigneusement.

Revenu au champ, il apprit à Zamba que l'enfant avait été appelé : « C'est tout. »

Ils travaillèrent jusqu'au soir, en bons camarades, puis rentrèrent chacun chez lui.



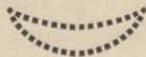
Quand Zamba s'aperçut que la provision de sirop était épuisée, il comprit, et, comme d'habitude, jura qu'il allait tuer Lapin.

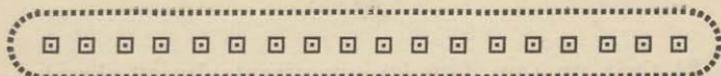
Quand il arriva dans la case de Lapin, le compère était déjà couché.

Zamba, aveuglé de colère, entra en trombe et saisit Lapin par une patte ; Lapin lui dit : « Mon pauvre Zamba, qu'as-tu ? tu n'y vois plus clair ! tu veux me donner la main et tu ne vois pas que tu tiens le bord du lit ! »

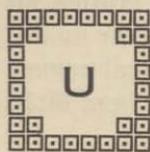
Et Zamba lâcha Lapin et agrippa le bord du lit.

Et Lapin sauta par la fenêtre, et Zamba n'y vit que du feu.





Zamba et Lapin défrichent un champ d'orties



UN jour, le Roi fit publier par tout le pays qu'il avait besoin d'ouvriers pour sarcler un champ d'orties. La récompense devait être un bœuf bien gras. Celui qui ne se gratterait pas pendant toute la durée du travail gagnerait le bœuf.

Compère Zamba pensa qu'un bœuf gras serait une bonne aubaine, et alla offrir ses services au Roi. Il se jurait à lui-même, sur son honneur, qu'il ne se gratterait pas et qu'il aurait le bœuf. Et ses petits en avaient l'eau à la bouche, tellement il leur en avait parlé.

Il y avait beaucoup de concurrents : Compère Macaque. Compère Chien, Compère Agouti et beaucoup d'autres encore. Naturellement Lapin Blanc était là aussi.



Le Roi fit conduire tout le monde au champ à sarcler, et les fils du Roi eux-mêmes furent chargés de la surveillance.

Ce fut un travail pénible. Les orties brûlaient terriblement. Compère Macaque, qui a toujours besoin de se gratter, n'y tint pas longtemps ; il fut renvoyé. Compère Chien aussi se mit bientôt à gémir, puis à se gratter, à se gratter ! Il dut quitter le champ.

Et ainsi, un à un, tous les concurrents durent abandonner la tâche.

A la fin, il ne resta plus dans le champ que compère Zamba et compère Lapin. Zamba avait une envie terrible de se gratter.

Tout son corps le brûlait et le démangeait. Cependant, il serrait les dents et pensait à la bonne chair grasse du bœuf ; mais soudain, il n'y tint plus et fit comme tout le monde.



Et voilà que Lapin resta seul dans le champ, seul concurrent. Ce n'est pas qu'il n'eût point envie de se gratter, lui aussi. Mais il continuait d'arracher les orties, car un des fils du Roi le surveillait de près. Et Lapin voulait gagner le bœuf. Il fallait donc tout seul aller jusqu'au bout de la tâche,

Pourtant la brûlure devint de plus en plus cuisante, et Lapin craignait de faire finalement comme tous les autres.

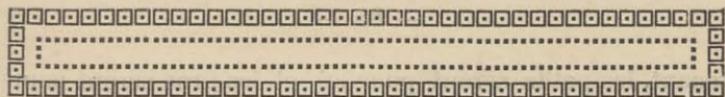
Alors il se mit à parler à son gardien. Il lui demanda : « Le bœuf promis est-il vraiment bien gras ? — Mais oui, répondit son gardien, puisque le Roi l'a dit. »

Et Lapin de déposer sa houe, et, montrant l'une après l'autre toutes les places de son corps qui le brûlaient, il demanda : « Le bœuf est-il bien gras par ici, est-il bien gras par là ? » En disant cela, il touchait les places qui le démangeaient, les tapotait doucement, et cela fit un peu cesser la brûlure.

Puis il reprit le sarclage et arriva, grâce à ce manège, à achever la tâche.

Et le gardien du Roi lui dit : « Tu as seul achevé la tâche ; le prix est donc pour toi seul. »

Et ses compagnons entourèrent Lapin et le portèrent en triomphe jusque devant le Roi en criant : « Vive Lapin ! c'est lui qui a remporté le prix. Lapin a vraiment du courage. »



Lapin vole la pêche de Zamba



Un jour, Compère Zamba et Compère Lapin décidèrent d'aller à la pêche ensemble. Ils s'équipèrent comme il convient pour cette expédition. Zamba emporta un arc et des flèches faites de baleines de parasol, car il était bon tireur ; Lapin prit une ligne en ficelle de palmiste munie d'un hameçon fait d'une épingle de sûreté, car Lapin préférait la pêche à la ligne.

Chemin faisant, ils discutaient du partage qu'il faudrait faire fraternellement ; les gros poissons seraient pour Zamba, conformément à sa taille et son appétit, et les petits poissons seraient pour Lapin.

La pêche fut miraculeuse. Zamba avec ses flèches ne tua que de gros dormeurs (1), et Lapin avec sa ligne attrapa uniquement de gros mulets (2).

Et Lapin n'était pas content de voir qu'il n'y avait de poissons que pour Zam'ba. Il dit : « Ce n'est pas juste ; toute la pêche sera pour toi, puisque nous n'avons pris que du gros poisson. Changeons cela ! A partir de main-

(1-2) Des poissons d'eau douce.

tenant, les petits seront pour toi, et les gros seront pour moi ! »

Zamba tomba d'accord, et ils continuèrent à pêcher.

Maintenant ils ne prirent plus que des petits poissons, et le soir vint, et Lapin n'avait rien, rien du tout.



Quand il fallut rentrer, Zamba prit de solides brins de lorins (1), y enfila les poissons, passa un bâton dans les creils (2), et le posa sur son épaule. Lapin, à côté de lui, trotta léger. A un tournant du sentier, Lapin prit congé de Compère Zamba, disant qu'il rentrait chez lui à travers champs.

Zamba continue sa route, seul, sentant avec plaisir les creils peser sur son épaule, et les narines palpitantes d'avance à l'odeur de la bonne friture qu'il allait manger tout à l'heure.

Compère Lapin n'était pas du tout rentré chez lui. Il avait coupé à travers champs pour gagner sur Zamba, et il fut, avant Zamba, au premier carrefour où Zamba devait passer. Là il se coucha et fit le mort.

Compère Zamba arriva un peu plus tard et s'arrêta net : « Tiens, dit-il, un Lapin mort ! C'est dommage, justement un jour où j'ai attrapé beaucoup de poissons ! Justement, quand je n'ai pas besoin de viande, je trouve un Lapin mort. »

Et il continua sa route.

Dès que Zamba fut à quelques pas, le mort se releva, prit à travers champ par un raccourci, et se coucha au carrefour suivant. Quand Zamba trouva un second Lapin

(1) Une liane qui sert à faire des ouvrages de vannerie.

(2) Mot créole, pour une brochette de poisson.

mort, il s'étonna fort : « Encore un Lapin mort ! Ils meurent donc tous aujourd'hui ! C'est dommage, vraiment, que je n'aie pas besoin de viande. »

Et il continua son chemin.

Lapin mort se réveilla aussitôt et courut se coucher à un troisième carrefour. Cette fois, quand Zamba l'aperçut, il eut une idée. Il dit : « Un troisième Lapin le même jour ! Tous les trois ensemble, cela ferait un beau plat ! Je pourrais les manger demain. On peut même manger du poisson et du Lapin au même repas ! Je vais les ramasser ! »

Pour ne pas se fatiguer, cependant, il déposa sa pêche au bord du chemin, à côté du Lapin mort, et retourna sur ses pas pour ramasser le gibier dédaigné auparavant.

Dès que Compère Zamba eut le dos tourné, Lapin se réveilla, saisit les creils de poissons et fila.



Zamba fut bien déçu de ne pas retrouver les Lapins morts, là où il les avait vus. Quand il revint au dernier carrefour pour reprendre sa pêche, il comprit que compère Lapin venait encore de lui jouer un tour.

Naturellement, il devint furieux ; il criait, il tapait du pied, il grinçait des dents, il jurait qu'il se vengerait, que cette fois il tuerait Lapin pour tout de bon.

Lapin avait envoyé un de ses petits se cacher dans la maison de Zamba pour écouter ce que dirait Zamba en rentrant. Le petit Lapin rapporta fidèlement la colère et les menaces de Zamba.

Alors, Lapin se coucha sur son lit, et prit dans la bouche un œuf pourri qu'il écrasa.

Zamba, en fureur, ne tarda pas à arriver. Quand il entra dans la case de Lapin, il fut suffoqué par l'épouvantable odeur qui se dégageait de Lapin. Il demanda à Lapin : « Ah, Compère Lapin, qu'est-ce qui t'arrive ? » Lapin lui

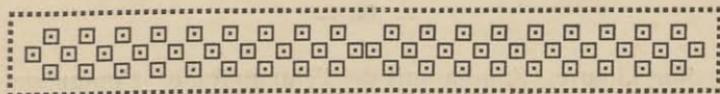
expliqua que ses boyaux étaient en train de se putréfier, que l'odeur insupportable venait de là. Et il fut pris d'un hoquet, et vomit l'œuf pourri qu'il avait pris dans sa bouche.

Zamba fut si ému de voir son vieux compère malade à ce point qu'il en oublia sa colère. Il s'enfuit, chassé par l'odeur nauséabonde, mais surtout par la peur.

Il pensait, dans sa simplicité, que cette terrible maladie de Lapin était le châtimeut divin pour le vol. Il avait bien peur que Dieu ne le confondit, dans sa colère, avec Lapin.

Et jusqu'à ce jour, il attend la mort de Lapin.





Lapin et les ignames de Zamba



AMBA avait une belle plantation d'ignames et un cochon bien gras, gras comme un loque (1).

Un jour que Lapin vint rendre visite à Zamba, il vit la plantation d'ignames et le porc. Il eut bien envie des deux choses, mais il n'en laissa rien voir à Zamba. Il se dit tout bas : « Comment m'y prendre pour manger ce porc bien gras et toutes ces belles ignames ? »

Il dit tout haut à Zamba : « Mon compère, tes ignames sont jolies, mais pour qu'elles soient encore meilleures à manger, il faut tuer le porc que tu as et mettre au pied de chaque plante un bon morceau de porc, un bon morceau de boudin, pour bien fumer. Mais il ne faut pas que la terre touche la viande ; il faut bien l'envelopper dans des feuilles de banane. C'est un moyen merveilleux et qui opère vite. Dès demain matin, lorsque tu iras fouiller tes racines, tu pourras dire à ta femme : « Femme, viens aider ton mari, car je ne peux pas porter tout seul les ignames. »

(1) Un gros poisson de la mer des Antilles.

Sur l'heure, Zamba mit de l'eau au feu et s'empressa de tuer le porc. Comme Lapin le lui avait recommandé, il enterra au pied de chaque plant d'igname, bien enveloppé dans une feuille de banane, un morceau de porc et un morceau de boudin.

Lapin s'en était retourné chez lui ; mais pendant la nuit, il vint fouiller et prit ignames et viande. Il mit le cochon dans le baril à saler, et les ignames dans sa cave.

Zamba avait parlé à sa femme des effets merveilleux qu'il espérait. Il disait : « Demain matin, tu verras ce qu'on appelle des ignames ! »

Quand vint le jour, il partit pour récolter, invitant sa femme à venir pour l'aider au transport.

Il fut bien étonné de voir que tous les plants étaient arrachés, que tous les trous étaient vides.

Il était tellement furieux qu'il partit de suite chez Lapin, car il comprit maintenant que c'était encore un des tours de son compère Lapin.



Il n'eut pas le temps d'arriver chez Lapin. En chemin, il rencontra un vieux Lapin Noir à qui il dit : « Tu n'es pas Lapin Blanc, mais quand même, j'ai bien envie de te tuer, car j'ai envie de faire passer par le même chemin tous les lapins blancs, gris ou noirs.

Le Lapin Noir, qui n'était autre que Compère Lapin Blanc qui s'était roulé dans la poussière de charbon, répondit : « Ne me faites pas de mal, je suis déjà bien assez malheureux : c'est Compère Lapin Blanc qui m'a jeté un sort. »

Zamba lui demanda : « Est-ce bien vrai ? »

Lapin Noir lui répondit : « Oh ! oui, je ne vous dis que la vérité, et vous ferez bien de ne jamais avoir affaire à Lapin Blanc, car il est très puissant : il fait sur terre tout ce qu'il veut. »

Zamba n'écoula pas très bien ce discours, car la colère le tenait encore, et il continua son chemin.



Un peu plus loin, il rencontra un autre Lapin, un Lapin Gris. C'était Lapin Blanc qui s'était roulé dans la cendre. Le faux Lapin gris était couché sur le bord du chemin.

Zamba dit : « Encore un ! » et il chercha une pierre pour l'assommer. Lapin Gris dit : « Ah ! Compère Zamba, épargnez-moi : c'est Compère Lapin Blanc qui m'a mis en cet état. Lapin Blanc est un méchant. Si vous l'ennuyez, il vous fait ramper sur la terre comme une couleuvre, ou bien, tout vivant, il vous fait manger par des vers. »

Compère Zamba ne put pas bien apprécier ce discours, car sa colère n'était pas encore passée.

Cependant il commençait à avoir peur de Lapin Blanc, de plus en plus peur.



Enfin, il fit une troisième rencontre : c'était Lapin Blanc lui-même qui allait, tout pimpant, voir sa fiancée.

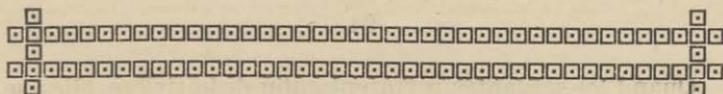
Zamba dit à Lapin : « Ah ! Compère, tu n'as pas de cœur. Toujours tu me joues de vilains tours. Voici que tu as mangé mon cochon et mes ignames, et... » Lapin l'interrompt : « Compère, qu'est-ce que tu me dis là ? Ah ! Compère, veux-tu que je te dise : va ! Tu sais, si je te dis : va ! tu tomberas de malheur en malheur, d'une misère dans une misère plus grande ! »

Alors Zamba, pleurant, se jeta à genoux devant Lapin et dit : « Ah ! Compère, ne me dis pas : va ! Compère Lapin, j'ai une femme, des enfants à nourrir ! »

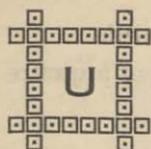
Désespéré, il supplie Lapin et le conjure de ne pas lui jeter le mauvais sort,

Lapin lui répondit : « Ce n'est pas la peine que je m'occupe de te jeter un sort, puisque le Bon Dieu a dit que tous les Zambas se rompent le cou. » Et il lui tourna le dos et partit. Zamba était si désespéré d'entendre que le Bon Dieu lui-même l'abandonnait, qu'il alla droit au bord de la falaise, et se jeta en bas. Et il se rompit vraiment le cou cette fois.





Pourquoi les Lapins marchent à quatre pattes



Un jour, le Bon Dieu donna une grande fête. Il y invita tous les animaux, sauf Lapin, car Lapin avait tant commis de méchancetés que, pour l'en punir, le Bon Dieu l'exclut de la fête.



Lapin était très vexé de cette affront, et jura de se venger. Il prit un tambour et alla au bord de la rivière, et se mit à battre le tambour.

Au bout d'un moment, les servantes du Bon Dieu arrivèrent à la rivière pour puiser de l'eau. Quand elles entendirent le tambour, elles posèrent à terre leurs cruches, relevèrent un pan de leurs longues robes à fleurs, et, posant un poing sur la hanche, se mirent à danser. Et Lapin se mit à jouer une biguine, et elles dansèrent, dansèrent, et ne pensaient plus du tout, du tout aux marmites qu'elles avaient mises sur le feu avant d'aller chercher de l'eau. Et les marmites, qui manquaient d'eau, éclatèrent. Et lorsque les invités du Bon Dieu arrivèrent, on ne put leur offrir le banquet prévu. Cela fit entrer le Bon Dieu dans une grande colère.

Quand les servantes revinrent enfin de la rivière, elles se balançaient encore un peu dans les hanches, les cruches pleines sur la tête. Le Bon Dieu voulut savoir pourquoi elles étaient tellement en retard. Et quand il sut la malice de Lapin, il le fit chercher pour le punir.



Quand Lapin arriva devant le Bon Dieu, il n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche pour demander pardon. Le Bon Dieu, sans rien dire, lui donna un coup de pied tel que Lapin fut projeté du ciel sur la terre, et tomba sur ses quatre pattes.

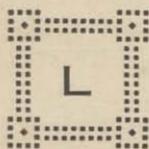
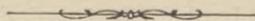
Il n'a jamais pu se relever de ce coup de pied-là.

C'est depuis ce jour que les Lapins marchent à quatre pattes.





Ce que fit Lapin pour avoir une maison



es tours pendables que Lapin avait joués à Zamba étaient nombreux. Il avait acquis par sa malice une grande célébrité, mais il se sentait las de la vie vagabonde qu'il menait depuis longtemps. Il réfléchit que le Bon Dieu avait donné à chaque animal un endroit pour se loger, et que lui seul était sans abri.

Il alla donc trouver le Bon Dieu et lui demanda la permission de bâtir sa demeure. Le Bon Dieu lui dit : « Tu as beaucoup péché, Lapin ; cependant je te pardonnerai et te permettrai de bâtir ta maison si tu m'apportes une touffe de poils de Cochon Sauvage, une Couleuvre Bambou, du lait de Vache Sauvage, et si tu sonnes la cloche du Diable. »



Lapin partit à la recherche de Cochon Sauvage. Il le rencontra dans la plaine, un beau matin.

« Bonjour, Cochon Sauvage », lui dit-il !

« Groum, groum », lui fut-il répondu. Cela voulait dire : laisse-moi passer, range-toi.

« Puisque tu es si pressé, faisons une course », dit Lapin.

Cochon Sauvage refusa d'abord, mais Lapin supplia tant, qu'il finit par consentir. Les voilà partis, courant, courant, jusqu'à ce que Cochon Sauvage se mit à baver de fatigue. Alors Lapin, en un tour de main, lui arracha une touffe de poils sur l'échine, et s'enfuit.

C'est depuis ce jour-là que les cochons ont le poil rare à cet endroit.



Maintenant, se dit Lapin, il faut avoir Couleuvre Bambou. Il coupa un bambou assez gros pour se glisser à travers, et se rendit chez Couleuvre Bambou.

« Eh bien, lui dit-il, gageons que tu ne traverseras pas ce roseau aussi bien que moi. » Et disant cela, il traversa le roseau.

Couleuvre prétendit qu'elle le ferait aussi bien et mieux, qu'elle passerait trois fois. Elle le fit une fois, deux fois ; la troisième fois, Lapin boucha les deux orifices, et Couleuvre Bambou était prisonnière.



Mais comment traire Vache Sauvage ? se dit Lapin. Il prit une corde et partit en quête de Vache Sauvage. Il la trouva qui paissait au pied d'un sablier.

« Vache Sauvage, lui dit-il, tous les jours tu dis : Je suis vaillante, je suis forte ; qu'est-ce que tu paries que tu n'es pas capable de renverser ce sablier d'un seul coup de tête. — Tu parles trop », dit Vache Sauvage, et, tête baissée, elle s'élança sur le sablier. L'arbre était si solidement enraciné, qu'aucune de ses feuilles ne trembla. Pourtant, Vache Sauvage avait foncé avec une violence telle, que ses cornes s'étaient enfoncées dans le tronc, et y restèrent fichées malgré tous ses efforts pour se libérer.

Lapin, prestement, de sa corde, lui lia les pieds, lui prit son lait et partit.

Ce n'est que longtemps après que Vache Sauvage put retirer ses cornes qui s'étaient tordues du choc. C'est depuis ce temps-là que les cornes des bœufs ne sont plus droites.



Il restait à Lapin l'épreuve la plus difficile à passer : sonner la cloche du Diable ! Elle est accrochée si haut, si haut, dans son clocher, que Lapin, jamais, ne pourrait grimper si haut.

Mais il trouva un expédient. Il fabriqua un aiguillon et alla se cacher dans le champ de malangas de Diable. Et quand Diable vint faire la récolte de malangas, Lapin se mit à le piquer de l'aiguillon. Diable devint furieux de douleur, et se mit à tout arracher autour de lui et à lancer en l'air les plantes qu'il arrachait. Et il arriva qu'avec une des plantes, Lapin fût lancé juste au-dessus du clocher. Et il saisit la corde qui pendait du bourdon et se mit à sonner en chantant : « Ding, dong, Bon Dieu qui êtes au-dessus de moi ! Vous l'entendez sonner, n'est-ce pas ? Ding, dong, ding ! »



Enfin Lapin se présenta devant le Seigneur qui lui dit : « Tu as subi toutes les épreuves, et je te pardonne. Tu construiras ta maison, et tu l'appelleras : garenne. Mais, comme tu as souvent été méchant, il faut que je te punisse. Tu ne mangeras plus de chair, mais tu te nourriras d'herbes. Et c'est depuis lors que Lapin ne mange plus que des herbes.

Et Lapin se mit à construire sa demeure en chantant :

« C'est moi, Lapin garenne,
Gorina ;

Moi qui mange les petites herbes,
Gorina ;
Les petites herbes que me donne ma mère,
Gorina.

C'est moi, Lapin garenne,
Gorina ;
Moi qui mange du petit baume (1),
Gorina,
Et qui fait du caca en petites graines,
Gorina. »



(1) Une herbe odorante des Antilles.

FABLES DIVERSES



Pourquoi les Tortues ont leur carapace toute craquelée

 n jour, Diable déclara la guerre au Bon Dieu, Le Bon Dieu, naturellement, accepta le combat, car il n'y a pas plus puissant que lui, pensait-il. La lutte s'engagea avec un fracas épouvantable. Tout le ciel et toute la terre en tremblèrent. Elle ne fut pas longue, et le Bon Dieu fut battu et dut signer la paix. Il dut quitter le ciel, et Diable s'y installa et prit possession de l'immense domaine de l'Univers.



Pour jouir de tous les biens du ciel et de la terre, il lui fallait mener un train d'enfer et gaspiller tant qu'il pouvait. Il organisait des fêtes tous les jours, des bals toutes les nuits, et il invitait ses amis : le plus grand nombre possible. Tous les animaux y allèrent, un par espèce. Les oiseaux et les insectes y montèrent à tire d'aile, les quadrupèdes y grimpèrent par l'échelle de Jacob.



Tortue, elle aussi, était invitée, et même elle devait jouer le premier violon dans le concert céleste. Mais Tortue est toujours un peu lente, et elle arriva juste au pied de l'échelle quand une main d'en-haut la remontait dans le ciel.

Cependant, sa voisine l'Araignée s'était, elle aussi, mise en retard, et Tortue, l'apercevant, lui conta son malheur. Araignée lui dit : « Je vous tirerai d'affaire. Moi je vais grimper d'abord et je laisserai pendre mes fils. Vous vous y accrocherez, puis j'enroulerai mes fils, et ainsi vous monterez. »

Araignée monta, et Tortue se suspendit au bout du fil qui pendait. Le cœur lui battait bien un peu, et elle craignait que le fil ne se rompît. Mais Araignée, arrivée au but, enroula le fil, et Tortue se sentit monter, et trouva que c'était un moyen commode.

Elles arrivèrent toutes deux juste à l'heure où le bal devait commencer. Diable les reçut fort courtoisement, et Tortue se mit à jouer avec beaucoup d'entrain. Elle joua toute la nuit, et le bal fut très réussi.



Le lendemain, il s'agit de descendre. Araignée attachait le bout de son fil à un nuage, et Tortue s'accrocha à une des pattes d'Araignée, et toutes deux, de nouveau, se lancèrent dans le vide.

Tortue, en descendant, se demandait comment du petit corps de son amie pouvait sortir un fil si long, assez long pour descendre du ciel sur la terre. Elle dit à Araignée : « Où prends-tu tout ce long fil ? — Du dedans de moi, répondit Araignée ! — Mais comment ton petit corps peut-il contenir tant de fil ? — Tais-toi », dit Araignée. Alors Tortue se tut pour le reste du voyage. Et elles arrivèrent sans encombre au terme de leur voyage.

Tortue aurait dû, naturellement, remercier Araignée du service rendu, et la payer, mais elle n'était pas polie et n'aimait pas payer ce qu'elle devait. Sans dire merci, elle se jeta à l'eau, et partit à la nage.



Il y eut un autre bal, bientôt, et Tortue y voulut aller. Elle demanda à Araignée de l'y monter une deuxième fois. Araignée y consentit moyennant paiement. On convint d'un prix, et Tortue promit de payer au retour. Elles y allèrent, s'y amusèrent et revinrent comme la première fois, et Tortue, comme la première fois, sans dire merci et sans payer le prix convenu, se jeta à l'eau dès le retour sur la terre.



Il y eut un troisième bal, et on avait, naturellement, besoin du violoniste Tortue. Une fois encore, elle alla demander à Araignée de la monter, jurant que, cette fois, elle paierait le prix convenu et bien au-delà.

Araignée fit semblant de croire aux serments de Tortue, et elles partirent.

Pendant le trajet du retour, Araignée pensa qu'elle pourrait bien se venger enfin. On était à mi-chemin entre ciel et terre.

Déjà, on voyait l'eau bleue de la mer. Tortue, en voyant la nappe bleue, se sentait rassurée. Même si le mince fil se rompait, il ne pourrait pas lui arriver malheur, car elle tomberait à l'eau, son élément.

Pendant qu'elle se laissait aller à cette consolante pensée, elle se rendit compte brusquement que sa vitesse avait augmenté.

« Tiens, se dit-elle, le fil s'est rompu, ou Araignée m'a lâchée, pour se venger. Je vais tomber à la mer. »

Mais il soufflait un grand vent, et Tortue se sentit déportée, et comprit le danger. Le vent la poussait vers la terre, et, à la vitesse accrue par la chute, Tortue voyait s'approcher le sol. Elle essaya bien de se redresser, de tomber sur ses pattes. Trop tard !

Le choc fut tel que sa carapace se brisa. Elle resta endolorie et meurtrie, comme écrasée par le choc, et souffrant le martyre par ses blessures.

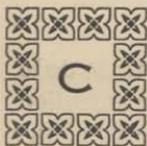
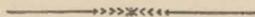
Porc-épic, âme charitable, avec sa plus longue épine, essaya tant bien que mal de la recoudre.

Et c'est depuis lors que les tortues ont leur carapace toute craquelée et comme rapiécée.





Pourquoi les Araignées ont la taille si fine



COMPÈRE Araignée, le mari de Dame Araignée, trouvait que sa femme et ses enfants mangeaient vraiment trop. Il ne restait jamais assez pour lui, surtout qu'il avait bon appétit.

Il alla demander conseil à Compère Lapin : comment s'y prendre pour manger à sa faim. Celui-ci lui dit : « Il faut vous retirer au fond des grands bois, loin de votre famille. »

C'est ce que fit Araignée sans tarder. Il se mit à défricher un bout de la forêt, planta des ignames, des madères, des couscous et toutes sortes d'autres vivres. Enfin, il put manger et boire comme il entendait qu'un homme de sa qualité devait le faire.

Pendant ce temps, sa femme et ses enfants, dans leur vieille case, mouraient de faim. La pauvre Dame Araignée pleurait et se lamentait.



Un jour, une bonne vieille fée lui apparut et lui dit :

« Qu'as-tu à pleurer ainsi, ma pauvre petite Araignée ? — Il y a longtemps que mon mari m'a abandonnée et que nous mourons de faim, mes enfants et moi. — Où donc se cache-t-il, ce bourreau ? — Je n'en sais rien », dit la pauvre femme.

Alors la bonne fée la consola, et, lui donnant des baguettes magiques, lui expliqua : « Ton mari se cache au fond de la forêt, par égoïsme et gloutonnerie, pour n'avoir pas à partager son pain avec vous. Prends cette baguette, et, aux heures des repas, à midi et le soir, frappe-en votre table. Alors la chaudière, dans laquelle ton mari a fait cuire son manger, viendra se poser sur votre table, et vous vous régalez tous. »

Dame Araignée remercia la bonne fée, et reprit courage.



Lorsque vint l'heure du dîner, elle frappa la table de la baguette, et on vit arriver par les airs et se poser au milieu de la table, sous les yeux étonnés des enfants, une chaudière pleine jusqu'au bord de racines cuites à point, aromatisées de thym, d'oignon et de piment.

Et les enfants qui, depuis longtemps, n'avaient mangé à leur faim, se jetèrent sur la chaudière et la vidèrent en un clin d'œil.

Puis la chaudière s'en retourna à travers les airs et vint se poser, vide, devant Père Araignée qui était bien étonné, ne comprenant pas du tout ce qui lui arrivait.



Il s'occupa toute l'après-midi à faire bouillir une autre chaudière de racines. Quand le repas fut cuit, Père Araignée eut soin de porter la chaudière sous un arbre, et de

l'amarrer (1) solidement à l'aide de grosses cordes à une branche de l'arbre.

Mais rien n'y fit : à l'heure du souper, juste quand le repas n'était plus trop bouillant, les cordes se détachèrent et la chaudière partit ; Compère Araignée put la suivre un instant des yeux, et humer un peu du bon fumet du plat qui s'en allait. Au bout d'un certain temps, la chaudière revint vide.



Le lendemain, Père Araignée attacha son canari (2) avec des chaînes pareilles à celles qu'on prend pour attacher les bœufs. Mais ce fut peine inutile. A midi, les chaînes se brisèrent comme des fils d'araignée, la chaudière partit et revint vide.

Père Araignée grinçait des dents ; la faim commençait à le tirailler. Il savait bien qu'il était inutile de se mettre en colère, mais au moins, il aurait voulu savoir où allait ce maudit canari, et qui mangeait son repas succulent.



Le lendemain, il s'attacha avec une corde à une des anses de la chaudière. Lorsque vint midi, la chaudière s'enleva du foyer et entraîna avec elle Père Araignée. Il fit, avec elle, pendu comme le poids du fil à plomb, le voyage par dessus les arbres.

Arrivée à destination, la chaudière se posa sur la table devant les enfants joyeux.

Le pauvre Père Araignée était en piteux état : les jambes

(1) Terme de marine entré dans le vocabulaire courant : attacher.

(2) Canari : chaudière,

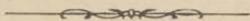
brisées par les chocs contre les arbres, la face égratignée, déchirée, en sang. Et la voix lui manquait pour demander pardon à sa pauvre épouse. La corde, qu'il s'était mise autour des reins pour s'attacher à la chaudière, lui avait tellement serré la taille, qu'il étouffait.

Et c'est depuis lors que les araignées ont la taille si fine,





Pourquoi Macaque et Chien ne parlent plus



 Les deux compères, Macaque et Chien, un jour, furent appelés devant le Bon Dieu. Tous deux avaient commis de graves fautes, et le Bon Dieu voulait les punir.

A Macaque, qui a la manie de se gratter, le Bon Dieu défendit de jamais plus se gratter.

A Chien, qui tout le temps flaire et renifle, il ordonna de ne plus jamais flairer.

En ce temps-là, le Bon Dieu habitait au haut du Calvaire des Abymes.

Le Bon Dieu reconduisit les deux pénitents jusqu'à la frontière de la Grande-Terre : jusqu'à la Rivière Salée. Là, il les quitta en les chargeant de se surveiller l'un l'autre.



Arrivé à Destrellan, Macaque aperçut un troupeau de bœufs, et il se sentait grande envie de se gratter.

Un des bœufs du troupeau était tacheté de noir. Et Macaque de dire à son ami chien : « Papa avait un bœuf

qui ressemblait à celui-là. Il avait des taches noires par çï et par là. » Et, en disant cela, il se tordait et se grattait de son gros pouce aux endroits indiqués.

Chien avait bien vu le manège, mais ne dénonça pas la fraude.



Un peu plus loin, on passa devant un beau champ de cannes, et Chien d'aspirer profondément et de dire : « Hum ! Mon père avait un champ de cannes comme celui-là. »

Singe, qui est malin, avait bien vu Chien flairer, et avait bien compris que le champ de cannes n'était qu'un prétexte. Mais il fit comme s'il n'avait pas compris.



Le Bon Dieu avait naturellement tout vu et tout entendu. Mais il appréciait aussi l'intelligence que les deux compères avaient mise à tourner sa défense. Et il leur pardonna. Seulement, à partir de ce jour-là, ils perdirent le don de parler qu'ils avaient eu jusque-là.

C'est depuis lors que Macaque et Chien ne parlent plus.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Note au Lecteur.....	VII

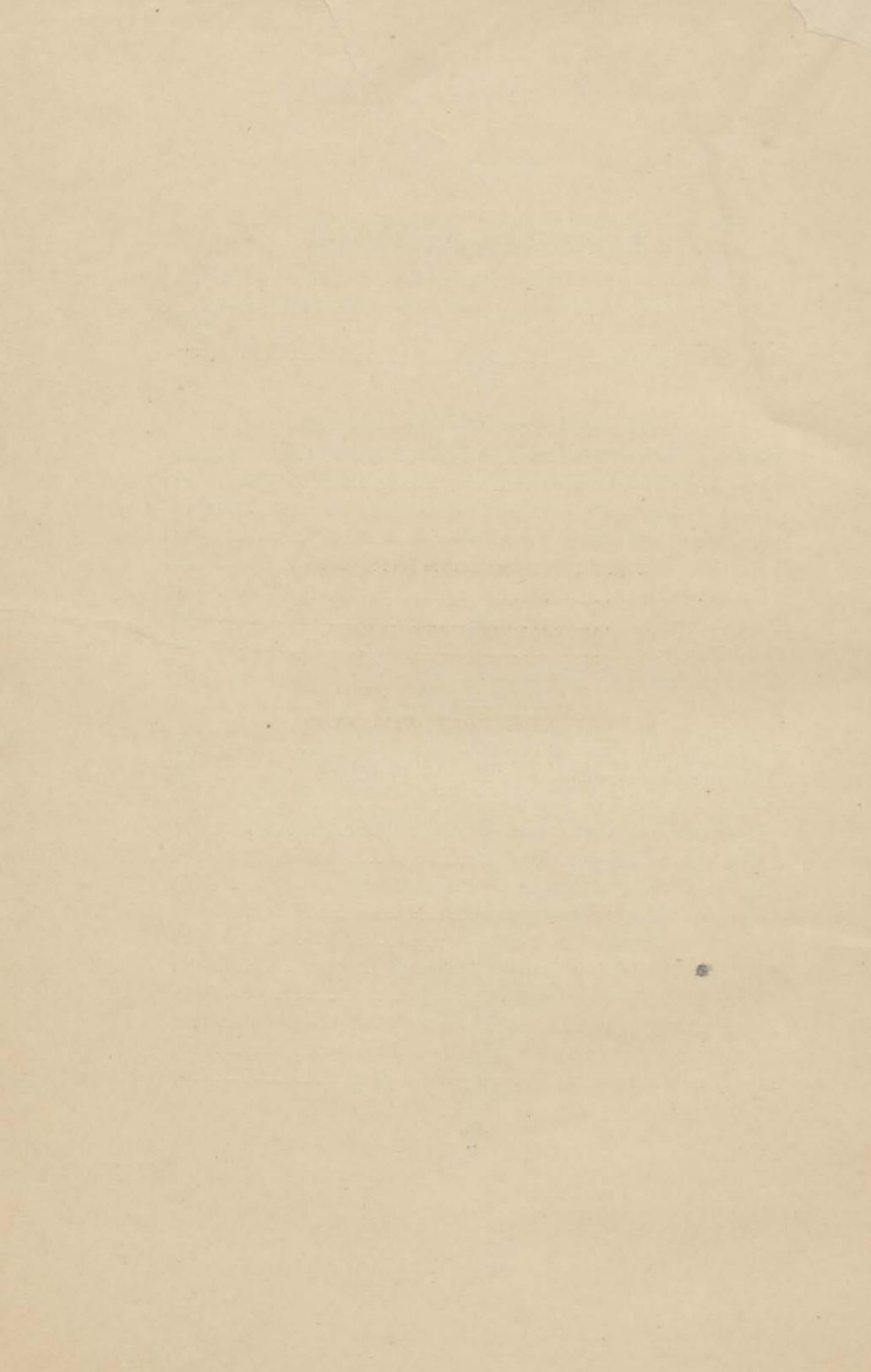
I — CONTES

Petit Jean et le Géant.....	5
Petit Jean et Petite Marie.....	9
Pourquoi nous avons un canal dans le dos.....	13
Petit Jean et Monsieur Sans Fâcher.....	17
Jean Sot.....	27
Petit Chica.....	41
Barbe-Bleue.....	50
Cendrillon.....	55

II — FABLES

Lapin fait sa monture de Zamba.....	63
Zamba et Lapin vendent leur mère au marché.....	67
Zamba et Lapin tuent un bœuf du Roi.....	72
Zamba et les œufs de Canéfices.....	75
Lapin boit le sirop de Zamba.....	80
Zamba et Lapin défrichent un champ d'orties.....	83
Lapin vole la pêche de Zamba.....	85
Lapin et les ignames de Zamba.....	89
Pourquoi les Lapins marchent à quatre pattes ...	93
Ce que fit Lapin pour avoir une maison.....	95
Pourquoi les Tortues ont leur carapace toute craquelée... 101	101
Pourquoi les Araignées ont la taille si fine.....	105
Pourquoi Macaque et Chien ne parlent plus.....	109







IMPRIMERIE CATHOLIQUE
BASSE-TERRE (GUADELOUPE)

PRIX : 10 FRANCS